22



LE VIEUX CAPORAL

DRAME EN CINQ ACTES

PAR

MM. DUMANOIR ET D'ENNERY

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN, LE 9 MAI 1853.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

LE CAPORAL SIMON	MM.	Frédérick-Lemaître.
LE GÉNÉRAL ROQUEBERT		Anatole.
TAVERNY, commissaire des guerres		Lucget.
PICARD, chasseur à cheval		H. Vannoy.
PIGOCHE, conscrit		Rousquet.
PIERRE FROCHARD		Bignon.
LUCIEN, fils de Simon		A. Bauon
POTICHON, jeune paysan		Valnay.
GERMOND, notaire		Peupin.
UN AIDE DE CAMP		Edouard.
UN OFFICIER D'ORDONNANCE	MM.	Dorville.
UN SOLDAT		Chateau.
UN DOMESTIQUE		Henri.
MINA DE RANTZBERG	Mmes	Lucie-Mabire.
CATHERINE, femme de Simon, vivandière		Astruc
EMMELINE, fille de Mina, âgée de 4 ans		La petite Maria-Fenne
GENEVIÈVE, sœur de Lucien		Lia-Félix.
MARIOTTE, paysanne		Delphine Baron

Garde impériale, Chasseurs à pied, Soldats de ligne, Domestiques du général, Soldats autrichiens, Paysans et paysannes, Domestiques.

ACTE I.

Un camp, près d'Ulm. — A gauche, sur le devant, la tente du général Roquebert. — Une table recouverte d'un tapis et tout ce qu'il faut pour écrire. — Une petite lampe allumée. — A droite et au fond, des fusils en faisceaux.

SCÈNE I.

LE GÉNÉRAL ROQUEBERT, *sous sa tente, assis près de la petite table*, UN AIDE DE CAMP, *debout près de lui*; TAVERNY, PIGOCHE, *à droite, mangeant à la gamelle. Une Sentinelle devant la tente. A droite, sur le devant, deux groupes de soldats qui font la soupe; d'autres sont debout autour d'une gamelle et mangent.*

ROQUEBERT, *à son aide de camp.*

Cette dépêche au quartier général... au premier appel de l'Empereur, je m'y rendrai moi-même. (*L'aide de camp s'éloigne.*)

PIGOCHE, *la bouche pleine.*

Eh! Normand, tu avales deux bouchées contre moi une!... je m'en plaindrai à l'Empereur!

UN SOLDAT.

Est-il gourmand, le Parisien!

TAVERNY, *venant du fond, se présentant à la sentinelle.*

Le général Roquebert?...

ROQUEBERT, *se levant.*

Ah! c'est vous, Taverny?... entrez, entrez!

TAVERNY.

Général... je viens vous faire mes adieux.

ROQUEBERT.

Vous partez, mon cher?... Eh! qui diable nourrira l'armée, si notre commissaire des guerres nous quitte?... Vous allez?...

TAVERNY.

A Munich, pour renouveler mes approvisionnements... je viens de recevoir, du général en chef, ce laissez-passer, qui me permettra de traverser les avant-postes.

ROQUEBERT.

Prenez garde de donner dans quelque détachement ennemi!... car ces diables d'Autrichiens font autour de la ville des manœuvres... sournoises, auxquelles je ne comprends rien

CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES.
121e ET 122e LIVRAISONS.

THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, 2 BIS.

22



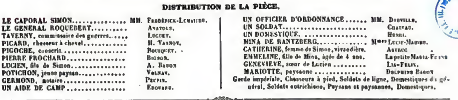
LE VIEUX CAPORAL

DRAME EN CINQ ACTES

PAR

MM. DUMANOIR ET D'ENNERY

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN, LE 9 MAI 1853.



DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

LE CAPORAL SIMON................	MM.	Frédérick-Lemaître.
LE GÉNÉRAL ROQUEBERT...........		Anatole.
TAVERNY, commissaire des guerres......		Lucet.
PICARD, chasseur à cheval............		H. Vannoy.
PIGOCHE, conscrit..................		Bousquet.
PIERRE FROCHARD................		Bigeon.
LUCIEN, fils de Simon..............		A. Bason
POTICHON, jeune paysan.............		Volnay.
GERMOND, notaire..................		Peupin.
UN AIDE DE CAMP................		Édouard.
UN OFFICIER D'ORDONNANCE......	MM.	Dorville.
UN SOLDAT........................		Chateau.
UN DOMESTIQUE..................		Henri.
MINA DE RANTZBERG..............	Mmes	Lucie-Mabire.
CATHERINE, femme de Simon, vivandière.		Astruc
EMMELINE, fille de Mina, âgée de 4 ans.		La petite Maria-Félix
GENEVIÈVE, sœur de Lucien..........		Lia-Félix.
MARIOTTE, paysanne..............		Delphine Baron

Garde impériale, Chasseurs à pied, Soldats de ligne, Domestiques du général, Soldats autrichiens, Paysans et paysannes, Domestiques.

ACTE I.

Un camp, près d'Ulm. — A gauche, sur le devant, la tente du général Roquebert. — Une table recouverte d'un tapis et tout ce qu'il faut pour écrire. — Une petite lampe allumée. — A droite et au fond, des fusils en faisceaux.

SCÈNE I.

LE GÉNÉRAL ROQUEBERT, *sous sa tente, assis près de la petite table*, UN AIDE DE CAMP, *debout près de lui*; TAVERNY, PIGOCHE, *à droite, mangeant à la gamelle. Une Sentinelle devant la tente. A droite, sur le devant, deux groupes de soldats qui font la soupe; d'autres sont debout autour d'une gamelle et mangent.*

ROQUEBERT, *à son aide de camp.*

Cette dépêche au quartier général... au premier appel de l'Empereur, je m'y rendrai moi-même. (*L'aide de camp s'éloigne.*)

PIGOCHE, *la bouche pleine.*

Eh! Normand, tu avales deux bouchées contre moi une!... je m'en plaindrai à l'Empereur!

UN SOLDAT.

Est-il gourmand, le Parisien!

TAVERNY, *venant du fond, se présentant à la sentinelle.*

Le général Roquebert?...

ROQUEBERT, *se levant.*

Ah! c'est vous, Taverny?... entrez, entrez!

TAVERNY.

Général... je viens vous faire mes adieux.

ROQUEBERT.

Vous partez, mon cher?... Eh! qui diable nourrira l'armée, si notre commissaire des guerres nous quitte?... Vous allez?...

TAVERNY.

A Munich, pour renouveler mes approvisionnements... je viens de recevoir, du général en chef, ce laissez-passer, qui me permettra de traverser les avant-postes.

ROQUEBERT.

Prenez garde de donner dans quelque détachement ennemi!... car ces diables d'Autrichiens font autour de la ville des manœuvres... sournoises, auxquelles je ne comprends rien

TAVERNY.

Ce qui me paraît plus incompréhensible encore, général, c'est votre position isolée, avec la moitié de votre brigade, à quatre lieues du quartier-général.

ROQUEBERT.

Telle est la mission que l'Empereur lui-même m'a donnée... et avec lui, vous savez, il ne faut pas chercher à comprendre... on ferme les yeux, on marche en avant... et on arrive toujours.... — « Général Roquebert, m'a-t-il dit, transportez-vous sur ce point, à trois portées de fusil d'Ulm, et formez-y un camp... On vous attaquera, vous riposterez mollement, et vous battrez en retraite en entraînant l'ennemi de ce côté... »

TAVERNY.

Battre en retraite!... et c'est à vous, général, qu'on a donné un pareil ordre!... on veut donc changer vos habitudes?

ROQUEBERT.

Attendez!... « Vous n'aurez que quinze cents hommes sous vos ordres, a-t-il ajouté, et vous aurez peut-être quinze mille Autrichiens sur les bras... L'affaire sera rude, vous ne rentrerez pas tous au quartier-général... mais vous aurez ménagé à l'armée une grande victoire... » Ceci était plus attrayant, qu'en dites-vous?

PIOCHE, *à droite.*

Ah! qu'est-ce que je sens dans ma cuiller?... c'est lourd, ça doit être bon... Tiens! c'est une cartouche!

TOUS.

Ha! ha! ha! ha!

PIOCHE.

Il paraît qu'on manquait de sel, et on a poudré la soupe... Ah! pristi! que je regrette Montmartre, ma belle patrie! (*Pendant ce qui précède, Roquebert et Taverny se sont assis et ont continué à causer.*)

TAVERNY.

Diable!... ce que vous me dites là va m'inquiéter, mon cher ami... Si vous alliez...

ROQUEBERT.

Être tué?... allons donc!... j'ai besoin de vivre encore... et j'y tiens... Qu'ai-je fait, depuis que j'ai quitté mon village?... je n'ai été occupé qu'à gagner mes grades... L'Empereur m'a donné, près de Saint-Laurent, où je suis né, une terre de cinq cent mille francs... Eh bien! je n'ai même pas eu le temps de la visiter... Il me semble pourtant que j'y vivrais bien heureux!... et c'est mon rêve, voyez-vous... là, dans ma riante vallée, au pied de notre antique Chartreuse... avec ma femme, mon enfant!...

TAVERNY, *riant.*

Diable! une femme, un enfant!... Saint-Laurent, la vallée, la Chartreuse, soit... ils sont là et vous attendent... Mais le reste... est à venir...

ROQUEBERT, *confidentiellement.*

Et... si c'était venu?...

TAVERNY.

Que dites-vous?

ROQUEBERT, *se rapprochant.*

Quel métier est le nôtre!... nous parcourons l'Europe avec une telle rapidité, que nous n'avons pas le loisir d'ouvrir notre cœur à nos meilleurs amis... Oui, mon cher Taverny, oui, c'est venu... ou à peu près... Une vraie conquête de soldat, à laquelle il manque encore, comme à celles de l'Empereur, le consentement de quelqu'un... à lui, d'un roi... à moi, d'un père...

TAVERNY.

Je comprends.

ROQUEBERT.

C'est à Stuttgard... où j'étais en mission, il y a quatre ans... que j'ai connu, aimé en secret une jeune fille, appartenant à une des plus grandes familles de la Bavière... Eh! tenez, de Munich, où vous allez... C'est à Stuttgard que je l'ai laissée, près de sa tante, après avoir à peine embrassé... notre enfant... (*Mouvement de Taverny.*) Et vous croyez que je puis être tué, que je puis mourir, à trente ans!... Non pas, mon cher, non pas!... j'ai à rendre l'honneur à celle qui n'est encore ma femme que devant Dieu... j'ai mon enfant à légitimer... c'est-à-dire, un trop grand devoir à remplir, un trop grand bonheur à goûter... et tout cet avenir ne peut être à la merci d'un boulet autrichien... (*Se levant.* Disons-nous donc, non pas adieu, mais au revoir!

TAVERNY, *marchant près de lui.*

Au revoir donc, général... au revoir, après la guerre, sur votre domaine impérial!

ROQUEBERT.

Quoi! vous partez déjà?

TAVERNY.

Je vais voir si ma voiture et mes fourgons sont prêts... et, s'il me reste quelques minutes, je reviendrai vous serrer la main...

SCÈNE II.

LES MÊMES, L'AIDE DE CAMP.

ROQUEBERT.

Vous, commandant?...

L'AIDE DE CAMP.

Général... j'allais monter à cheval, quand une chaise de poste a été arrêtée par nos sentinelles avancées... une jeune dame en est descendue, et a demandé à parler au général Roquebert.

ROQUEBERT.

A moi!... une dame?... que signifie?...

L'AIDE DE CAMP.

Je l'ai amenée, général... et, si vous permettez...

ROQUEBERT.

Qu'elle vienne.

TAVERNY.

Je vous laisse. (*Une dame voilée paraît au fond, à gauche. — L'Aide de camp la conduit vers Roquebert. — Taverny s'incline et sort à droite. — Roquebert fait un signe à l'Aide de camp, qui s'éloigne par la gauche.*)

SCÈNE III.

ROQUEBERT, MINA.

MINA, *levant son voile.*

Gaston... c'est moi!

ROQUEBERT.

Mina!... toi!... toi ici!... (*Il l'introduit vivement dans la tente et la fait s'asseoir.*) Mais elle!... notre enfant!... ma fille!...

MINA.

Rassure-toi... elle est là... confiée à ma bonne tante, qui nous accompagne.

ROQUEBERT, *l'embrassant.*

Ma fille!... ma femme!... près de moi!... Mais, comment?... que s'est-il passé?... Pourquoi as-tu quitté Stuttgard!...

MINA.

Tu ignores donc...

ROQUEBERT, *s'asseyant près d'elle.*

Quoi?

MINA.

Que Stuttgard est tombé au pouvoir du corps d'armée du maréchal Ney?... En même temps, une lettre de mon père... qui avait prévu cet événement... me prescrivait, ainsi qu'à ma tante, de nous rendre immédiatement à Munich, près de lui. « L'électeur de Bavière est demeuré le fidèle allié de la France, me disait-il; sa capitale est le seul refuge qui soit à l'abri des périls de l'invasion... » J'ai obéi, je suis partie.

ROQUEBERT.

Avec notre fille!... (*Inquiet.*) Mais, cette enfant...

MINA.

Aux yeux d'une famille irritée, c'est ma honte, c'est mon crime, je le sais... N'importe!... pour elle, j'aurais bravé même la juste colère de mon père!... Mais mon père est affaibli par l'âge et par la maladie... la vue de notre enfant porterait le dernier coup à cette vie chancelante... J'aurais accepté la mort de ses mains... je ne veux pas le tuer!... Ma tante, ma seconde mère, voulait confier notre enfant aux soins de braves ouvriers d'Ulm...

ROQUEBERT.

Ulm!... Mais quelle ville d'Allemagne n'est exposée aux ravages, aux désastres de la guerre?... Non! ce n'est pas à Munich, ce n'est pas à Ulm qu'il faut conduire notre enfant... c'est à moi, c'est à moi seul qu'il faut la confier!

MINA, *se levant.*

C'est ce que je viens faire.

ROQUEBERT.

Oh! merci!... merci!...

MINA.

Le plus sûr asile, dans ces temps de guerre, c'est la tente d'un général français... Ah! oui, Gaston... c'est mon cœur qui m'a inspirée!... Lorsque je subis cette horrible nécessité de me séparer de ma fille, puis-je la remettre à un autre qu'à son père?... (*Pleurant.*) Oh! tu l'aimeras bien, n'est-ce pas, notre chère enfant?... Tu la consoleras de sa mère absente?...

ROQUEBERT, *la serrant contre sa poitrine.*

De sa mère, qu'un avenir prochain lui rendra... Oui, crois-moi, l'Empereur est las de cette guerre, et un jour... bientôt... toi, ma fille, vous porterez un nom, moins illustre que celui de ta famille, mais respecté et honoré de tous... Je te l'ai juré, Mina, et je n'ai jamais trahi un serment... Mais, mon enfant! ma fille!... je veux la voir, l'embrasser!...

SCENE IV.

LES MÊMES, UN OFFICIER D'ORDONNANCE, *suivi de* PICARD, *en uniforme de chasseur. (Guide de la garde.)*

L'OFFICIER, *présentant une dépêche.*

Pour le général Roquebert.

ROQUEBERT.

Donnez, capitaine. (*L'Officier lui remet la dépêche et s'éloigne de quelques pas.*)

MINA, *avec un peu d'effroi.*

Cette dépêche!... un ordre, sans doute!...

ROQUEBERT.

Eh bien?

MINA.

Cela me fait trembler!... Si plus tard, les nécessités de la guerre te séparait de notre enfant?...

ROQUEBERT.

Rassure-toi... N'ai-je pas près de moi le plus fidèle le plus dévoué des amis!... ce soldat qui ne me quittait pas à Stuttgard...

MINA.

Simon?

ROQUEBERT.

Oui, Simon... pour qui son général est resté l'ami d'enfance avec lequel il a quitté notre village, le sac sur le dos, près duquel il a tiré son premier coup de feu... Simon donnerait sa vie pour moi, comme il la donnera pour notre enfant, quand il la connaîtra!... Tout à l'heure, je le ferai appeler; je lui dirai tout, et tu pourras lui confier Emmeline comme à un second père!

MINA, *rassurée.*

Je vais donc la chercher... puis...

ROQUEBERT, *avec émotion.*

Puis, tu partiras!... Mais toi-même, comment espères-tu traverser tout ce pays en feu, qui nous sépare de Munich?... Tu peux être arrêtée à chaque pas... à moins qu'un sauf-conduit signé du général en chef... (*Apercevant tout à coup Taverny, qui revient, et comme frappé d'une idée soudaine.*) Non!... mieux encore!...

SCENE V.

LES MÊMES, TAVERNY.

TAVERNY.

Général...

ROQUEBERT.

Taverny... je réclame de votre amitié un signalé service!

TAVERNY.

Parlez...

ROQUEBERT.

Madame se rend à Munich... seule... sans protection...

TAVERNY.

Madame?... (*Bas.*) C'est elle!

ROQUEBERT.

Me promettez-vous de lui servir de guide, de défenseur, et de ne la quitter qu'au palais du comte de Rantzberg?

TAVERNY.

Madame, je remercie le général d'une mission dont je suis heureux et fier... (*Bas à Roquebert.*) J'ai deviné... et je comprends tous vos rêves.

ROQUEBERT, *bas.*

Maintenant, Mina...

MINA, *resignée.*

Je vais chercher Emmeline, et je te l'amène...

ROQUEBERT.

Oui, oui, qu'elle vienne!... je vous attends!—Taverny, veuillez accompagner madame jusqu'à sa voiture... et sans adieu...—Capitaine, je suis à vous. (*Taverny et Mina sortent.*)

SCENE VI.

ROQUEBERT, L'OFFICIER D'ORDONNANCE.

ROQUEBERT, *ouvrant la dépêche.*

De l'Empereur!

L'OFFICIER.

La dépêche paraît pressée, mon général... aussi, je suis venu d'un tel train, que le cheval de mon cavalier d'ordonnance est tombé épuisé en arrivant.

ROQUEBERT, *lisant rapidement des yeux,*

« L'ordre de me rendre au quartier général sans retard!... — « Au nom de votre devoir, au nom de votre honneur, ne perdez pas une minute!... » Le sort de l'armée tout entière dépend peut-être!... (*Il s'élance vers la tente pour y prendre son chapeau, et s'arrête tout à coup.*) Et Mina!... et ma fille!... (*Aux soldats.*) Le caporal Simon!... Qu'il vienne!...à l'instant!... (*A l'officier.*) A cheval, capitaine, à cheval! (*Aux soldats.*) Eh bien?... Simon?... où est-il?... Simon!...

SCENE VII.

LES MÊMES, SIMON.

SIMON, *la main à son bonnet.*

Présent, mon général!

ROQUEBERT, *le faisant avancer du geste et le prenant à part.*

J'ai à te parler... Attends-moi là... à l'entrée de cette tente... et n'en bouge pas, quand toute l'armée autrichienne devrait te passer sur le corps!

SIMON.

Convenu, mon général.

ROQUEBERT.

Venez, capitaine! (*Il sort, suivi de l'officier.*)

SCENE VIII.

SIMON, PICARD, PIGOCHE, AUTRES SOLDATS.

SIMON, *allumant sa pipe.*

Bon! me v'là en faction aussi, moi... (*A la sentinelle.*) Part à deux, Chignossou!

PIGOCHE, *riant.*

Ha! ha! ha!... le caporal qu'est en faction!

TOUS.

Ha! ha! ha! ha!

SIMON, *regardant Picard.*

Eh bien, chasseur, vous ne suivez pas votre officier?

PICARD, *s'avançant.*

Impossible, camarade... mon cheval vient de tomber sur le flanc.

SIMON.

Ah! voilà ce que c'est que d'être dans les quadrupèdes... ça ne nous arrive pas, à nous autres, les bipèdes de la chose... la bête est toujours bonne là.—Eh bien! les fantassins, vous n'invitez pas le chasseur à se rafraîchir d'une bouchée?... Ayez donc les belles manières de la bonne société.

TOUS.

Voilà, voilà! (*On approche la gamelle.*)

PIGOCHE, *présentant une cuiller à Picard.*

Plongez, cavalier, plongez.

PICARD.

C'est pas de refus, fantassin.

SIMON.

Très-bien, Pigoche. (*Le prenant par le menton et présentant sa figure à Picard.*) Ceci est Pigoche, conscrit de la banlieue de Paris... Regardez-moi ça, chasseur... En avez-vous un seul chez vous qui vous ait c't air bête?

PIGOCHE.

Ah! mais, caporal Simon!...

SIMON.

Pourquoi donc que t'es bête comme ça?... on dit que les Parisiens sont tous malins... pourquoi que t'es pas malin?

PIGOCHE.

Puisque je suis de Montmartre... où c'que je nourrissais des ânesses...

SIMON.

Ah! c'est donc ça.

PIGOCHE.

Et puis, j'ai été deux ans garçon épicier.

SIMON.

Voilà la chose. (*Aux autres.*) Faut pas lui en vouloir, à c'garçon: c'est l'épicerie qui l'a abruti... (*S'asseyant sur un tambour, pendant que les autres, groupés autour de lui, jouent à la drogue, etc.*) Faut te dégourdir, Pigoche... faut faire des niches aux autres.

PIGOCHE.

Ah! faut faire des niches?... on z'y en fera, cap'ral, on z'y en fera.

SIMON.

Eh bien! ça va-t-il mieux, chasseur?...

PICARD, *mangeant.*

Le comestible ne m'incommode pas.

SIMON.

Et là bas, au quartier général, qu'est-ce qu'on fait de bon?..

PICARD.

Je crois qu'on se dispose à se frotter... les Autrichiens ont l'air d'en vouloir un peu.

SIMON.

On leur y en donnera beaucoup... et on ne se fera pas attendre, comme dit la chanson du régiment.

PICARD.

Ah! vous avez aussi une chanson, vous autres?

SIMON.

En quarante-deux strophes!... Paroles du caporal des sapeurs, musique du tambour-maître.

PIGOCHE.

Chantez-nous-la, grenadier... chantez-nous-la!

SIMON.

Allons, fifre Mardeau, donne-moi le *la.*

AIR : *Avec accompagnement de tambour.*

Les voltigeurs du régiment,
Quand l'enn'mi s' fait entendre,
Pour se brosser réciproq'ment,
Ne s' font jamais attendre!...
Plan, plan, etc., etc.

(*Tous reprennent ce refrain en l'accompagnant sur les gamelles et les plats.*)

SIMON.

Les fusiliers du régiment,
Quand il s'agit de prendre
Leur part d'un fricot allemand,
Ne s' font jamais attendre!...
Plan, etc., etc.

REPRISE DU REFRAIN.

SIMON.

Les grenadiers du régiment,
Quand un' belle à l'œil tendre
Leur fait des offres d' sentiment,
Ne s' font jamais attendre!...
Plan, etc., etc.

REPRISE DU REFRAIN.

PIGOCHE.

Moi, je suis de l'avis des grenadiers... Dans ce pays-ci, le sexe y est agréable à l'œil.

SIMON.

Va donc, clampin!... ça te passe devant le nez.

PIGOCHE.

Vous croyez ça, cap'ral?... Je suis garçon, moi... tandis que vous, qu'est marié... (*A Picard.*) Dites donc, chasseur, lui qu'est marié, le cap'ral.

PICARD.

Vrai?

SIMON.

Oui, oui... on s'est laissé engager dans ce régiment-là... et on fait son temps.

PIGOCHE.

Avec la belle Catherine, notre cantinière.

PICARD, *riant.*

Et... dites donc, caporal... nous n'avons pas été porté à l'ordre du jour pour blessure à la tête, hein?

SIMON.

Sapre mille noms d'un bonnet à poil!... qu'ils aillent donc se frotter à Catherine... avec ça qu'elle est caressante comme une batterie de campagne... Ah! dame! ça se respecte dans son mari et dans son enfant.

PICARD.

Vous avez un enfant, caporal?

SIMON.

Oui, un pays, à Saint-Laurent... un petit fantassin de six ans, qui est resté avec la grand'maman Simon... il paraît que sa pousse, pour faire un grenadier à la jeune garde... (*Plus triste.*) Ah! le bon Dieu me devait bien ça, pour m'avoir enlevé...

PIGOCHE, *timidement.*

Ah! oui... l'autre... la pauvre petite...

SIMON, *essuyant une larme.*

Qui était née en campagne... entre deux batailles... et qui n'a pas pu supporter les fatigues de nos marches forcées... Pauvre cher petit ange!... (*Se secouant.*) Ah! tenez!...

PIGOCHE.

Oui, caporal, vous avez raison... ne faut plus penser qu'au petit.

SIMON, *se levant.*

Mon Lucien!... qui a déjà écrit un beau billet à papa Simon pour sa fête!... (*Le montrant.*) Hein! voyez son ouvrage, à ce petit!... des lettres hautes de ça!... un enfant de six ans, qui écrit déjà aussi gros!

PIGOCHE.

Ça vous a fait plaisir à lire, hein?

SIMON, *tristement, en serrant la lettre.*

Non.

PIGOCHE, *étonné.*

Tiens!

SIMON.

Si je savais lire, imbécile... je serais maréchal de l'Empire.

PICARD.

Rien que ça?

SIMON.

Dame! c'est Roquebert, c'est notre général qui me le dit toujours : — « Vois, Simon, qu'il me dit dit-il, nous sommes partis de Saint-Laurent le même jour, nous avons fait les mêmes étapes, nous avons parcouru les mêmes routes... me v'là arrivé, et tu es resté dans les traînards... Tu t'es battu aussi bien que moi, tu as reçu plus de blessures... à moi les grosses épaulettes d'or, et à toi les galons de laine!... Pourquoi?... Parce que tu n'as jamais voulu apprendre à lire. » Dame! ça, c'est vrai... Mais est-ce que j'ai le temps?... les marches, les batailles, et... (*se caressant la moustache avec fatuité*) et le surplus des occupations du militaire français.

PIGOCHE.

Ah! bon!... v'là le cap'ral qui va nous conter ses amours!... (*Bas à Picard.*) C'est son faible, au cap'ral.

PICARD, *se rapprochant de Simon.*

Ah! bah!... est-ce que...?

SIMON.

Mais oui... un peu... un peu... (*Catherine paraît au fond.*)

PIGOCHE, *à part et vivement.*

Oh! Catherine, sa femme!... (*Bas aux autres.*) Chut! (*Il fait signe à Catherine de s'arrêter et de prêter l'oreille.*)

SCENE IX.

Les Mêmes, CATHERINE.

CATHERINE, *s'arrêtant au fond.*

De quoi donc qu'il me fait signe, celui-là?

PIGOCHE, *à part.*

Ah! tu m'as dit qu'il fallait faire des niches aux autres?... attends! attends!... (*Il recommence ses signes.*)

SIMON.

C'est donc pour vous dire que la dernière fois...c'était à Stuttgard... Étant à la parade, bien ficelé, bien astiqué, je vois passer...

PICARD.

Une belle grosse cuisinière?

CATHERINE, *à part.*

Hein!... (*Les soldats placés à droite de Simon s'écartent un peu, sur un signe de Pigoche, et font place à Catherine, que Simon ne voit pas.*)

SIMON.

Fi donc, chasseur!... c'est pour Pigoche, les cuisinières... Pigoche, c'est pour toi... Je vois donc passer une belle dame... ah! mais crânement attifée... — A mon aspect, elle s'arrête et me lance un œil, comme ceci... — Elle profite du moment où j'étais sorti des rangs pour servir de guide, et s'approche de mon épaulette pour me glisser tout bas dans le tuyau : « Ce soir, à mon palais... chut! »

CATHERINE, *à part.*

Ah! le sacripant!

SIMON.

Le soir, je demande une permission à mon colonel, et je file chez la margrave... Elle fait d'abord des façons... « Mais, caporal, j'ai un mari, qu'elle me dit. — Mais, que je lui réponds, puisque j'ai la permission de mon colonel...! » — Elle apprécie mon raisonnement, fait servir un petit souper, avec toutes sortes de rafraîchissements, et, alors, ma foi...

CATHERINE, *qui s'est approchée peu à peu.*

Alors?...

SIMON, *la voyant.*

Ah! mille-z-yeux!

CATHERINE.

Alors... tiens! (*Elle lui applique un soufflet.*)

SIMON.

Oh!

TOUS.

Ho! ha! ha!

SIMON.

Ah! sapré mille noms d'un bonnet à poil!... (*Roulement de tambour.*)

PIOCHE.

Oh!... fini de causer. (*Les soldats courent à leurs armes et sortent bientôt après, sur un commandement.*)

SIMON.

Catherine!... je te jure que c'est des pures imaginations...

CATHERINE.

Ah!... brigand!

SIMON, *la suivant.*

Pour faire l'éducation des petits.. pour leur y inculquer les principes de la galanterie française...

CATHERINE.

Ah!... scélerat! Maintenant que je te connais, je te surveillerai, va... et... gare à toi! gare à toi! (*Elle sort.*)

SCÈNE X.

SIMON, *puis* MINA, *voilée.*

SIMON.

Catherine!.. Cath... (*Il fait un geste d'insouciance.*) Ah! bath!... j'ai pas peur de l'inspection... puisque c'est des bourdes à l'effet de faire honneur à mes galons... Y a pas de danger que des princesses allemandes viennent me relancer dans le camp...

MINA, *au fond, à l'Aide de camp du Général.*

Le général Roquebert?...

L'OFFICIER.

Parti, madame, sur un ordre de l'Empereur.

MINA.

Parti!... N'a-t-il pas, du moins, fait appeler le caporal Simon?

L'OFFICIER.

Oui, madame, il l'a fait appeler.

MINA.

Il lui a parlé?

L'OFFICIER.

Le voici... là... de planton.

MINA.

Je vous remercie. (*L'Officier se retire, Mina fait un signe à la cantonade.*)

SIMON, *à part.*

C'est égal, voilà de la brouille dans mon intérieur...— Bah!.. ce soir, je donnerai à Catherine une explication... satisfaisante.

MINA, *s'approchant.*

Le caporal Simon?...

SIMON.

C'est moi... (*A part.*) Qu'est-ce que c'est que ça?

MINA, *le regardant.*

Oh! oui, c'est bien vous!... vos traits ne se sont pas effacés de ma mémoire!

SIMON.

Mes traits?...

MINA.

Il y a un an... à Stuttgard...

SIMON, *stupéfait.*

Ah! bah!... (*A part.*) Est-ce que j'aurais menti... vrai?

MINA.

Pas un mot, n'est-ce pas!...

SIMON.

Plaît-il?...

MINA.

Ce secret mourra entre nous!...

SIMON.

Oh! pour ça... je vous jure de ne le dire à personne... (*Naïvement.*) Qu'est-ce que c'est?

MINA.

Je vous l'amène... notre enfant...

SIMON, *faisant un soubresaut.*

Hein?... Plaît-il?... notre... (*A part.*) Sapré mille noms d'un...

MINA, *prenant Emmeline, qu'amènent deux domestiques.*

La voici!

SIMON.

C'est, ma foi, vrai!... ça y est!

MINA.

C'est à vous que je la confie.

SIMON, *tout ahuri.*

Pardon, pardon... excuses... mais... Catherine, ma femme?

MINA.

Dites-lui que je saurai payer ses soins, sa tendresse!

SIMON, *à part.*

Ah! mais ceci devient par trop... allemand!...

MINA, *à genoux, et tenant Emmeline.*

Adieu, ma fille!...

EMMELINE.

Tu me quittes?

MINA, *retenant ses larmes.*

Oh! pas pour longtemps... Je reviendrai bientôt... ce soir... (*Montrant Simon.*) Mais lui, il t'aimera bien, va... il aura bien soin de toi... vois comme il a l'air bon!

EMMELINE.

Oh! moi, j'aime bien les soldats.

SIMON, *à part.*

Est-ce qu'elle veut me faire passer bonne d'enfant?... Je n'accepte pas ce grade-là, moi!

TAVERNY, *entrant.*

Toutes les voitures sont prêtes...

MINA.

Ciel!.. déjà!

TAVERNY.

Il faut partir, madame. (*Il va, dans le fond, parler à quelques officiers.*)

MINA.

Adieu, chère enfant!... Embrasse-moi.. embrasse-moi encore! (*A Simon, en lui serrant la main.*) Ah!... c'est peut-être un dernier adieu .. peut-être le dernier baiser que je donne à ma pauvre petite fille!

SIMON, *attendri.*

Pauvre femme!... (*A part.*) Ah çà, qui c'est-il?

EMMELINE.

Tu pleures, maman?

MINA.

Non, non, je ris... je suis contente... puisque je te reverrai bientôt... puisque je reviendrai... (*Bas à Simon.*) Vous l'aimerez, n'est-ce pas?... vous me jurez de la défendre, de la protéger?... Oh! oui, oui! vous comprenez les larmes d'une mère... car vous pleurez aussi!

SIMON, *s'essuyant les yeux.*

Sapré mille noms d'un bonnet à poil!... (*Taverny se rapproche de Mina.*)

MINA, *embrassant rapidement Emmeline.*

Adieu, mon enfant!... (*A Taverny.*) Je vous suis, monsieur. (*Ils sortent.*)

SCÈNE XI.

SIMON, EMMELINE.

SIMON, *après s'être essuyé les yeux.*

Bref, enfin, madame... Eh bien? eh bien?... partie?... et elle a laissé la petite!... Eh! madame!...

EMMELINE, *courant après lui.*

Papa!

SIMON, *s'arrêtant brusquement.*

Qu'est-ce qu'elle a dit?

EMMELINE.

Papa... je ne veux pas que tu t'en ailles!

SIMON.

Elle l'a réitéré!... (*A Emmeline.*) Qui, papa?

EMMELINE.

Toi donc... puisque maman m'a dit que j'allais voir papa... que même il était bien beau... Ah! que c'est vilain de mentir comme ça!

SIMON.

S'ous plaît ?

EMMELINE.

Tu es laid.

SIMON, *avec fatuité.*

Pour les enfants, possible... mais pas pour les mères, pas pour les mères. *A part.*) Ah çà, que diable est-ce que je vas faire de cet enfant-là ?... (*Voulant sortir encore.*) Eh ! mad...

EMMELINE, *le retenant par les basques de son habit et la ramenant de force.*

Veux-tu rester !... ou je déchire ton grand habit!

SIMON.

Eh! c'est à l'Empereur, ceci !... ne touchons pas au drap du gouvernement!... (*La regardant.*) C'est qu'elle est jolie comme un petit ange!... (*Se mettant sur un genou pour la caresser, et d'une voix émue.*) Trois ans à peine !... trois ans !... l'âge qu'aurait...

EMMELINE, *sautant sur son genou.*

Là !

SIMON.

Eh bien! ne te gêne pas... prends possession de Simon !... (*Se décidant à l'embrasser.*) Bah !... tiens !

EMMELINE.

Oh ! ça pique !

SIMON.

Les enfants, possible... mais pas les mères... pas les mères !

EMMELINE, *lui tirant la moustache.*

Ah ! ça tient !

SIMON.

Tire, petite, tire ferme, si ça t'amuse... ça, ça n'est pas au gouvernement. (*A part.*) Sapré mille noms d'un bonnet à poil! qu'est-ce que je vas faire de cet enfant-là ?

EMMELINE.

Ah! tiens! je veux mettre ton grand bonnet qu'a des cheveux.

SIMON.

Oh! non, petite, non... ça ne quitte pas la tête à Simon.

EMMELINE.

Si! je veux!

SIMON.

T'es donc mon sergent, à c't'heure, pour me commander ?... Voyons, ne touchons pas à ça ! ne touchons pas à...

CATHERINE, *en dehors.*

Où est-il ?... où est-il ?

SIMON.

Fichtre !... Catherine !

EMMELINE.

Qui ça ?

SIMON.

Si elle me trouve avec ceci !... (*Vivement.*) Ah !... Tiens, petite, tiens !... voilà ce que tu voulais !... je comble tes vœux !... (*Il lui met son bonnet, qui couvre presque entièrement Emmeline, et la place derrière la petite table, qui masque l'enfant, de sorte que le bonnet à poil semble posé sur la table.*) Mais ne bouge pas surtout ! ne bouge pas !...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, CATHERINE.

CATHERINE, *se contenant à peine.*

Ah! c'étaient des inventions à toi !... Et cette belle dame, qui vient de remonter en voiture, qui t'a demandé, qui t'a parlé !... c'est-y moi qui l'ai inventée, celle-là ?... Voyons ! répondras-tu ?... Qu'est-ce qu'elle voulait ? Qu'est ce qu'il lui fallait ? Qu'est-ce qu'elle t'a dit ?

SIMON, *embarrassé.*

Catherine... c'était pour affaire de service.

CATHERINE.

Mille millions de...

SIMON.

Catherine... soyez calme.

CATHERINE.

Calme !... et pourquoi que tu ne l'es pas, toi ?... pourquoi que tu rougis ? que tu balbuties ? .. Pourquoi... (*Surprenant ses regards dirigés vers son bonnet.*) Pourquoi que tu as ôté ton bonnet à poil ?

SIMON.

Je... j'avais une forte migraine.

CATHERINE.

Commence par le remettre, et puis... (*En ce moment, Emmeline marche autour de la table.*) Eh bon !... eh bon! il marche à présent !..

SIMON, *à part.*

Sapré mille noms de...

CATHERINE.

Ah! il y a quelque chose là-dessous !... (*Elle enlève le bonnet et jette un cri à la vue de l'enfant.*)

EMMELINE, *effrayée, courant à Simon.*

Papa !

CATHERINE.

Papa !

SIMON, *à part.*

J'aimerais mieux un obus dans l'estomac !

CATHERINE, *hors d'elle.*

Il faut que je le tue !... il faut que je...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, ROQUEBERT.

ROQUEBERT, *accourant, très-ému.*

Mon enfant ! ma fille !... près de Simon, m'a-t-elle dit !... Ah! la voici !... (*La prenant dans ses bras et la couvrant de baisers.*) Ma fille !...

CATHERINE.

Sa fille !...

SIMON.

Sa fille !...

EMMELINE, *un peu effrayée.*

Qui, vous, papa ?

ROQUEBERT.

Oui, mon enfant, oui !... ton père... qui t'aime, qui te chérit !... C'est elle, Simon, c'est ma fille !... (*Il l'embrasse encore.*)

EMMELINE.

Ah ! mais j'aime bien mieux celui-là... il a un bien plus bel habit que l'autre.

CATHERINE, *confuse et à demi-voix.*

Sa... Ah ! mon pauvre Simon !

ROQUEBERT, *la voyant.*

Catherine... laissez-nous... et toi, Simon, reste !

CATHERINE, *bas.*

Qu'est-ce que tout ça veut dire ?

SIMON, *de même.*

C'est un mystère qui ne regarde pas les femmes.

CATHERINE, *à part.*

Alors, il me dira tout ce soir. (*Elle sort, en lui demandant pardon du geste.*)

SCÈNE XIV.

ROQUEBERT, SIMON.

ROQUEBERT, *tenant Emmeline.*

Ma fille!... (*Tout à coup, et comme par une inspiration soudaine.*) Non !.. notre fille, Simon ! .. (*Lui tendant la main.*) Ami... veux-tu que cet enfant soit la tien ?

SIMON.

Si je le veux !... vous me le demandez, mon général !...

ROQUEBERT.

Écoute !... Dieu t'a retiré la pauvre petite qui était née dans ce pays, au milieu des combats... Elle aurait aujourd'hui l'âge de celle-ci... Eh bien!... que désormais Emmeline s'appelle Geneviève, que désormais ma fille soit la fille de Simon et de Catherine !... jusqu'au jour où je pourrai nommer sa mère et légitimer par un mariage la naissance de mon enfant !

SIMON, *avec élan.*

Ça y est!

ROQUEBERT.

Dès que nous aurons rejoint le gros de l'armée, je t'obtiendrai un congé d'un an .. tu partiras avec Catherine... (*montrant l'enfant qui joue et appuyant sur chaque mot*) avec elle... elle, ta fille, Geneviève, la sœur de ton fils Lucien !

SIMON.

Compris, la consigne !

ROQUEBERT.

Et maintenant, tiens, assieds-toi là ! près de moi...

SIMON.

M'y v'là !

ROQUEBERT, *assis, tirant un papier d'un portefeuille.*

Cet acte que voici, c'est l'acte de reconnaissance d'Emmeline, dressé par les autorités militaires... Cet acte la proclame fille du général Roquebert... la fait mon unique héritière, lui transmet, après ma mort, le riche domaine que je tiens de la munificence de l'Empereur...

SIMON.

Bien !... bon, ça !

ROQUEBERT.

Tu as conservé, n'est-ce pas, l'acte de décès de ta pauvre petite?

SIMON.

Il ne m'a jamais quitté... il est là... sur ma poitrine... comme si le pauvre petit ange se plaçait lui-même entre moi et les balles... Tenez, le v'là, mon général.

ROQUEBERT.

Donne... Un courrier de dépêches va partir ce matin... dans un instant... Par ce courrier, j'envoie au notaire Germond...

SIMON.

Le notaire Germond ?

ROQUEBERT.

Oui, un notaire de notre pays... j'envoie ces deux pièces, (*appuyant encore sur les mots*) qui prouveront un jour que la fille de Simon et de Catherine n'est plus, et que cette enfant est la fille du général Roquebert et de... de la personne qui te l'a confiée (*Il met les deux actes sous une enveloppe, qu'il scelle de son cachet.*)

SIMON.

Et puis?... qu'est-ce qu'il en fera, monsieur Germond?

ROQUEBERT.

Tu vas le savoir... Ecoute!

SIMON.

Je suis tout oreilles.

ROQUEBERT, *répétant lentement ce qu'il écrit.*

« Conservez précieusement ce dépôt... c'est tout un avenir, » toute une existence que je remets à votre loyauté... Vous ne » rendrez les papiers scellés sous cette enveloppe, qu'à moi, à » moi seul...

SIMON.

Très-bien !

ROQUEBERT.

» Ou... si je ne dois jamais revoir mon pays... (*mouvement de » Simon, qui se lève*) à la personne qui vous dira : C'est le gé» néral Roquebert qui m'envoie... Et qui, à l'appui de sa parole, » vous répétera un nom que vous seul et moi connaissons... le » nom de...

SIMON, *arrêtant sa main.*

Suffit!... Le reste ne regarde plus que vous. (*Roquebert lui serre la main, et Simon va jouer avec Emmeline.*)

ROQUEBERT, *à l'aide-de-camp, qui reparaît.*

Commandant!... le courrier de dépêches qui va partir pour la France! (*L'aide de camp sort. — Pliant la lettre et mettant la suscription.*) « A maître Germond, notaire, à Saint-Laurent, département de l'Isère. » (*Il remet le message à l'aide de camp, qui le transmet au courrier. — Puis, se levant, et avec effusion.*) Ah! je me sens plus heureux!... A mon enfant, mon nom, ma fortune!... et à toi, Simon, merci! (*On entend plusieurs coups de feu au loin.*) Hein?...

EMMELINE *courant à Simon.*

Qu'est-ce que c'est que ça?

SIMON.

Diable m'emporte! on dirait que ça en est!

L'AIDE DE CAMP, *accourant.*

Général!... un détachement ennemi vient d'attaquer nos avant-postes!

SIMON.

Ça en était!

ROQUEBERT.

Bien!... C'est ce qu'avait prévu l'Empereur! (*Les soldats accourent et les rangs se forment.*)

SIMON, *saisissant son fusil.*

Aux armes!

ROQUEBERT, *l'arrêtant.*

Laisse là ton fusil, Simon!... Aujourd'hui, tu ne te battras pas!

SIMON, *le regardant.*

Sapré mille noms d'un!...

ROQUEBERT, *lui saisissant le bras et lui montrant Emmeline.*

Regarde! (*Simon, sans dire un mot, dépose son arme et va prendre Emmeline, qu'il serre contre sa poitrine. — Roquebert, aux officiers de son état major, pendant qu'on plie et qu'on enlève la tente.*) Messieurs! l'ordre de l'Empereur est de battre en retraite... Vous avez vos instructions.

SIMON.

Ne pas pouvoir brûler une pauvre petite cartouche!

ROQUEBERT, *allant à lui et vivement.*

Emmène l'enfant!... Traverse ce petit bois, qui est à nous .. et gagne rapidement le quartier-général, où elle sera en sûreté .. Adieu, Simon!... *Embrassant Emmeline.*) Adieu, chère enfant!... Que Dieu te protége! (*Nouvelle fusillade. — L'enfant se serre contre Simon.*)

ROQUEBERT.

Suivez-moi, messieurs! (*Sortie générale, sur un commandement répété.*)

SCÈNE XV.

SIMON, EMMELINE.

SIMON, *les suivant des yeux.*

Ils y vont!... Ils y vont sans moi, les sans-cœur!... les lâches!... (*Regardant Emmeline.*) Allons, puisque la consigne est de fuir... (*Il a mis son sac; il prend l'enfant par la main et, prêt à sortir, il s'arrête.*) Tiens!... qu'est-ce qui brille donc comme ça dans le petit bois?... On dirait... oui, on dirait des baïonnettes... (*Tout à coup.*) Sapré mille noms d'un bonnet à poil!... je reconnais la casquette de l'Autriche!... Nous sommes cernés! (*Il arme son fusil.*)

EMMELINE.

Tiens!... qu'est-ce que tu veux donc faire?

SIMON, *riant.*

Qui? .. moi?... C'est... c'est pour jouer...

EMMELINE, *sautant.*

Ah! quel bonheur!

SIMON.

C'est pour nous amuser, vois-tu... (*A part.*) Ils débusquent du bois!... Ils avancent!... (*Coups de feu.*)

EMMELINE.

Mais qu'est-ce qui fait donc du bruit comme ça?

SIMON.

Mais, dame!... c'est que... c'est qu'ils s'amusent aussi, les autres... C'est gentil, n'est-ce pas?... (*A part.*) Et pas un abri pour ce pauvre petit être!... Rien!... rien que mon corps!... (*Coup de feu. — Simon s'est jeté sur l'enfant, qu'il couvre, et a posé ses deux mains sur sa tête.*)

EMMELINE.

Qu'est-ce donc qui vient de siffler comme ça?

SIMON, *à part, d'une voix tremblante.*

Mon Dieu!... la balle a passé à deux doigts de sa tête!... (*Coup de feu. — Le bonnet de Simon tombe.*)

EMMELINE, *riant aux éclats.*

Oh! oh! oh! son bonnet qui est tombé!

SIMON, *à part.*

Je ne peux pas rester ainsi!... Je ne le peux pas!... (*Saisissant l'enfant par les bras et la plaçant à cheval sur son sac.*) Nous allons joliment nous amuser, va!... (*A part.*) Dieu de bonté! aidez-moi à la défendre!

EMMELINE, *sur le dos de Simon.*

Ah! vois donc là-bas, vois donc celui qui est à cheval!... comme il galope!...

SIMON.

Il se dirige vers nous!... (*Il tire.*)

EMMELINE.

Oh! comme il monte mal à cheval!... Il est tombé!

SIMON, *rechargeant son fusil.*

Tu n'as pas peur, pas vrai?...

EMMELINE.

Que non. . C'est joliment amusant... Tiens! tiens! tiens! En v'là-t-il d'autres!

SIMON, *tirant.*

Mais seul!... seul contre eux!... Oh! n'importe!... (*Chargeant avec rage.*) Tant qu'il me restera une cartouche!...

SCENE XVI.

LES MÊMES, PICARD, PIGOCHE.

PIGOCHE, *bourrant son fusil.*

Par ici, chasseur, par ici!

PICARD, *ramassant le fusil d'un soldat qui vient de tomber mort.* Ferme, fantassin!... Ah! ma v'là un fusil!

SIMON.

A moi, les amis!

EMMELINE, *joyeuse.*

Ah! c'est-il amusant!

SIMON.

Autour de moi, camarades!... Couvrez l'enfant! couvrez l'enfant! (*Les trois soldats tirent dans toutes les directions.*)

PICARD, *frappé.*

Ah!... (*Il tombe.*)

SIMON.

Sapré mille... (*Se baissant et penché sur le corps de Picard.*) A la poitrine!... deux balles!... (*Essuyant une larme.*) Pauvre diable!

EMMELINE.

Tiens! pourquoi donc s'est-il couché?

SIMON, *après un moment d'hésitation.*

Il dort.

EMMELINE.

Ah!... Alors, pourquoi pleures-tu?

SIMON.

Moi?... je... mais non, tu vois bien que je ris... C'est égal... si je me couche aussi pour dormir, il ne faudra pas avoir peur, entends-tu?... (*Tenant la main inerte de Picard et à demi-voix.*) Adieu, mon pauvre camarade!

PIGOCHE, *tout à coup.*

Ah! mon Dieu!... caporal!... regardez donc!

SCENE XVII.

LES MÊMES, ROQUEBERT, *soutenu par des officiers.* CATHERINE.

SIMON.

Ah!... (*Il se précipite vers Roquebert.*)

ROQUEBERT, *blessé à la tête et chancelant.*

Simon!... c'est toi!... Ah! merci, mon Dieu!

SIMON.

Blessé!

ROQUEBERT *tendant les bras.*

Ma fille!... (*Catherine prend l'enfant et la met dans les bras de son père.*)

EMMELINE, *criant.*

Ah! du sang!... j'ai peur! j'ai peur!... (*Catherine l'éloigne vivement de Roquebert.*)

ROQUEBERT.

Ma fille!.. Oh! mourir, sans avoir rendu l'honneur à... (*Retrouvant un reste d'énergie et s'appuyant sur Simon, pendant que les officiers s'éloignent un peu.*) Non!.. je puis encore... Simon!... ce nom... ce nom qu'il faut dire... c'est...

SIMON.

C'est?...

ROQUEBERT.

Mina de Rantzberg... Répète!... répète!...

SIMON.

Mina... de Rantzberg.

ROQUEBERT.

Tu ne l'oublieras jamais?

SIMON.

Jamais!

ROQUEBERT

Adieu, Simon!... Adieu, ma... Ah!.. (*Il meurt. On le place sur des fusils et on l'emporte. On entend battre la générale. Au même moment, débouchent de droite quelques grenadiers qui lui font un rempart; d'autres arrivent du fond à gauche, se joignent à eux et battent en retraite du côté gauche, en engageant le feu contre les Autrichiens qui paraissent à droite. — Simon, sur le devant, à gauche, se place devant Catherine et l'enfant et tire sur les Autrichiens. Tableau.*)

ACTE II.

Au village de Saint-Laurent, près de Grenoble, en 1816. — A gauche, au premier plan, une petite maison : celle des enfants de Simon. — Au deuxième plan, une rue. — Au troisième, une petite église, dont le seuil est surélevé de quelques marches. — A droite, au premier plan, un cabaret, devant lequel sont des tables sous une tonnelle. — Au milieu du théâtre, vers le troisième plan, est un chemin en pente, qui se prolonge au fond, à gauche, dans la campagne. — A droite, au troisième plan, quelques arbres.

SCENE I.

MARIOTTE, POTICHON. (*Potichon sort de la maison, Mariotte arrive du fond, à droite.*)

POTICHON.

Ah! c'est bon gentil à vous, Mariotte, d'être venue ici, à ce matin.

MARIOTTE.

Pourquoi donc que c'est gentil à moi, monsieur Potichon?

POTICHON.

Vous vous êtes dit : ce pauvre Potichon est accablé de besogne... faut que j'aille lui donner un coup de main.

MARIOTTE.

Non .. je n'ai pas dit ça.

POTICHON, *étonné.*

Ah!

MARIOTTE.

Je n'ai rien dit du tout.

POTICHON.

Ah!

MARIOTTE.

Je suis venue tout bonnement, sans penser...

POTICHON.

Ah!

MARIOTTE.

Ah! dame! je ne pense jamais, moi... je suis trop bête pour ça.

POTICHON.

Pourquoi donc qu'vous dites toujours qu'vous êtes bête?

MARIOTTE.

C'est-y pas vrai?... demandez voir dans tout l' pays, si y en a une plus bête que moi... C'est que j'suis bête!... ah! mais, bête, que j'en enrage moi-même, qu' j'en suis toute honteuse, quoi!

POTICHON.

Oui, j'sais qu'vous n'avez pas inventé les épinards... mais c'est pas votr' faute... c'est vos parents qui vous auront fait manger d'l'oie à votr' naissance, et ça vous aura remonté dans l'cerveau.

MARIOTTE.

Faut croire... Mais vous n'vous imaginez pas jusqu'où ça va, m'sieur Potichon... ça grandit tous jours, c'est une infirmité, c'est une maladie, quoi!... A preuve : les jeunes filles du village aiment à jaser ou à danser avec les jeunes gens... moi, faut toujours que j'sois fourrée avec les plus vieux ou les plus infirmes... Est-ce bête, hein, ça?... Quand Pierre Chena, le charretier, qu'est fort comme un bœuf et méchant comme un âne, frappe son cheval avec furie, c'est comme si qu'y m'y frappait moi-même; et y m'prend des grandes envies de lui tomber d'ssus à coups de poing!... Est-ce encore assez bête hein, ça?... Quand m'sieu Frochard, mon maître, chasse de notr' maison les vagabonds et les mendiants, en les appelant paresseux et lâches, si j'en vois queuqu's-uns qui s'en vont la tête basse et l'œil triste, faut qu'je m'campe sur leur passage et que j'leur flanque mes pauvr's petites économies!... Est-ce toujours assez bête, hein, ça?

POTICHON, *ému.*

Oui, oui, c'est bête... c'est très-bête, Mariette... mais c'est égal... ell' m'plaît à moi, votre bêtise... j' l'aime, moi, votr' bêtise...

MARIOTTE, *étonnée.*

Ah bah!

POTICHON.

Oui, et c'n'est pas d'hier... Mariotte... si je ne vous répugne pas... que le diable me crève un œil, si je ne vous prends pas pour femme!

MARIOTTE.

Quoi ! vous m'épouseriez, moi, Mariotte, qu'est si bête?...

POTICHON.

Allez toujours, j'ai d' l'esprit pour deux.

MARIOTTE.

Faut que j' demande la permission à mon maître.

POTICHON.

Monsieur Frochard?... Il vous donnera p't-être avec ça une petite dot... il est si riche !

MARIOTTE.

Oh ! ça, il en a, d' ces écus !

POTICHON, *plus bas.*

On prétend qu'il n'en a pas toujours *éus*... que dans le temps, il était cantonnier, qu'il cassait des pierres sur la grande route... C'est ça qu'est un état monotone !

MARIOTTE.

Oui, mais, depuis qu'il a hérité de son cousin, le général .. Ro... Rol... Roquebert... il a joliment changé.

POTICHON.

Gn'y a qu'sa veste et son pantalon de velours qui n'sont pas changés.

MARIOTTE.

C'est-y drôle !... un richard comme ça, qui marche dans des gros souliers à clous, et quelquefois des sabots !...

POTICHON.

Si encore il les avait en acajou... A sa place, je porterais des bottes à revers, et j'épouserais on' princesse.

MARIOTTE.

Il ne songe guère à s'marier, va... pour garder tout à lui seul... (*Confidentiellement.*) Il aime mieux courtiser les jeunesses.

POTICHON, *vivement.*

Vous, la Mariotte !... Cré nom !

MARIOTTE.

Oh ! que nenni... mieux que moi, da... J'crois qu'il en conte à mamzelle Geneviève, vot' maîtresse.

POTICHON.

Ah ! oui, mais c'est du temps perdu... Mamzelle Geneviève Simon, c'est sage et honnête comme vous, la Mariotte... c'est aussi spirituel... que moi, Potichon... et c'est joli, à soi seul, presque autant qu'à nous deux ensemble.

MARIOTTE.

M'est avis qu'all' n' se mariera jamais... Depuis qu'ils ont perdu leur père, elle n'aime que son frère au monde. (*On entend sonner les cloches.*)

POTICHON.

Tenez, v'là qu'on sonne la messe... celle qu'ils font dire tous les ans, pour l'âme de défunt le caporal Simon.

SCÈNE II.

LES MÊMES, PICARD, PAYSANS, *hommes, femmes et enfants, qui entrent dans l'église; quelques jeunes gens qui se dirigent vers le cabaret.*

PICARD, *aux jeunes gens qui se dirigent vers le cabaret, et qu'il repousse du côté de l'église.*

Par ici ! par ici, donc !... Est-ce qu'il s'agit d'aller au cabaret, quand on dit la messe pour un vieux soldat?... tas de pékins ! (*Les jeunes gens entrent dans l'église.*)

POTICHON, *avec mépris.*

Ah ! ça n'a pas servi, eux autres.

PICARD, *s'approchant.*

Eh ben !... est-ce que t'as été à l'armée, toi?

POTICHON, *riant.*

J'ai été quéquefois *alarmé*... mais pas comme vous l'entendez...

PICARD.

Malin !...

POTICHON, *à Mariotte.*

C'est un mot d'esprit... Vous ne comprenez pas ça, vous, la Mariotte.

MARIOTTE.

Ma fine, non.

POTICHON.

Dites donc, monsieur, Picard, vous qui avez été soldat, vous avez dû vous rencontrer avec le père des enfants Simon, à l'armée d'Allemagne ?...

PICARD.

Oui... Je me souviens bien qu'un jour je fus envoyé, avec un officier d'ordonnance, au général qui commandait la brigade de Simon... C'était à Ulm... Ah ! j'ai bien failli n'en pas revenir !... C'est là que le caporal Simon est mort, en héros.

POTICHON.

Oh ! il en est revenu, de c'te bataille là...

MARIOTTE.

Avec sa petite fille Geneviève et sa femme, la vivandière. . ils sont venus retrouver ici leur fils Lucien, et puis, quéque temps après, la bonne femme s'en est allée au ciel.

POTICHON.

Elle avait cueilli une fluxion de poitrine... et lui est retourné à la guerre... où il a cueilli un boulet de canon, qui y a enlevé la tête... Il en est mort, monsieur !

PICARD, *ému.*

Oui, mort !... lui, qui avait deux braves enfants, deux enfants qui auraient fait la joie de ses vieilles années... (*Il essuie une larme.*) Tout le monde n'a pas ce bonheur-là. (*Potichon s'est un peu éloigné.*)

MARIOTTE, *lui prenant la main.*

Du courage, père Picard !... il se corrigera... il se corrigera... lui.

PICARD.

Lui?... c'est de mon fils que tu me parles, Mariotte !

MARIOTTE, *embarrassée.*

Oui... non... J'sais pas .. Faut pas faire attention à ce que je dis.. vous savez, j'suis si bête, moi !

PICARD, *comme à lui-même.*

Mon fils !... les mauvaises connaissances le perdront... Cette nuit encore, il l'a passée au cabaret, à boire, à jouer !

MARIOTTE, *à part.*

C'est donc ça qu'à ce matin je l'ai rencontré tout pâle, tout défait, qui rôdait autour de chez nous.

PICARD, *s'éloignant, et à part.*

Oh ! mais je lui ferai quitter le pays... je le ferai partir...

POTICHON.

Ah ! voici monsieur Lucien et mademoiselle Geneviève.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LUCIEN, GENEVIÈVE, *puis* FROCHARD. (*Lucien et Geneviève sortent de la maison, en se tenant par la main : ils marchent tristement, les yeux baissés.*)

MARIOTTE, *après les avoir salués.*

Vous allez prier pour vot' pauv' père, mamzelle Geneviève ?...

GENEVIÈVE, *regardant Lucien et à demi-voix.*

Mon père !...

LUCIEN, *bas, en lui serrant la main.*

Pour eux, comme pour tout le monde.. n'es-tu pas ma sœur, Geneviève ..

GENEVIÈVE.

C'est vrai... c'est vrai. (*Ils vont entrer dans l'église, Frochard paraît sur les marches du porche.*)

FROCHARD, *à Geneviève.*

Vous ne trouverez plus de place dans l'église, mamzelle Geneviève... et je sortais à cette fin de vous offrir mon banc d'adjoint au maire.

LUCIEN, *d'un ton froid et sévère.*

C'est pour l'âme du caporal Simon que va se dire la messe... Tout le monde sait cela dans le pays, et nul ne refusera de faire place aux deux orphelins qui vont prier pour leur père.

FROCHARD.

J'aurais été bien aise d'offrir à mamzelle Geneviève..

LUCIEN, *vivement.*

Geneviève .. ma sœur n'accepte pas, monsieur. (*Ils vont entrer à l'église.*)

FROCHARD, *à part.*

Il n'est pas caressant, l' frérot. (*Haut.*) Faut pas être aussi fier, monsieur Lucien... on a quelquefois besoin des gens.

LUCIEN, *s'animant.*

De vous?... jamais, je l'espère !

FROCHARD.

Nous verrons !

GENEVIÈVE, *bas.*

Lucien !... pourquoi lui parles-tu ainsi?

LUCIEN, *bas.*

Pourquoi ?... parce qu'il ose t'aimer... et parce que je suis jaloux !

GENEVIÈVE, *frémissant.*

Jaloux!.. Allons prier, Lucien. (*Ils entrent dans l'église, suivis de Potichon, de Moriotte et de Picard.*)

FROCHARD, *seul, les suivant des yeux*

Ah! t'es fier... et t'es des dettes... et tu ne payes pas tes fermages!... Eh bien, mon garçon, puisque t'as l'air de m' fermer ta porte .. j'irai frapper à celle de ton créancier.

SCÈNE IV.

FROCHARD, TAVERNY, MINA. (*Taverny, donnant le bras à Nina, paraît au fond, à droite, semble chercher quelqu'un et aperçoit Frochard.*)

TAVERNY.

Pardon, monsieur... étrangers à ce pays, où nous sommes arrivés depuis peu de jours, nous faisons pour la première fois une promenade, et je crois que nous nous sommes égarés.

FROCHARD.

Ah! j'devine, vous êtes monsieur et madame Taverny, les nouveaux acquéreurs du château des Bruyères...

TAVERNY.

En effet. . monsieur...

FROCHARD.

Monsieur Frochard, adjoint du maire... Eh ben, mais, votre route, c'est tout simple, vous n'avez qu'à traverser, là-bas, le clos Roquebert.

MINA, *à part et vivement.*

Roquebert!...

TAVERNY.

Roquebert!...

MINA, *d'une voix émue.*

D'où vient qu'on ait donné ce nom...

FROCHARD.

A mon clos?... mais c'est l'nom de mon château, d'mes terres, d'mes prés, d'mes... tout!... et je m'en suis pas peu fier, dà... je l'dis à qui veut l'entendre : Frochard, ancien casseur de pierres, route Royale, n° 6.

MINA.

Mais, ce domaine, comment se fait-il qu'il vous appartienne aujourd'hui?...

FROCHARD.

Vous allez voir... J'étais donc un jour sur la route royale, n° 6, j'cassais tranquillement mes pierres, quand le facteur me remit en passant une grande lettre... c'était l'invitation de venir au ministère, pour y recevoir une grosse communication... avec la quelle, etcætera... signé le gouvernement!... C'était drôle, tout d'même, hein, madame?...

MINA.

Après?... après?

FROCHARD.

J'arrive à Paris... on m'apprend qu' j'ai un cousin, qui avait fait son chemin, qu'était devenu général, ami de grand homme, même qu'il y avait donné des prés, des terres, des fermes, un château, une fortune immense, quoi!

TAVERNY.

Et ce général?...

FROCHARD.

Un boulet l'a emporté... mais il n'a emporté que ça!... les terres, les fermes sont restés à leur place... et c'est ce qu'on appelle le domaine Roquebert.

MINA, *avec hésitation.*

Et... vous êtes... le seul... héritier du général Roquebert?

FROCHARD.

L'unique!... Elle est à moi, c'te fortune, je la tiens dans c'te main, qu'est solide... on aura d'la peine à l'en arracher!...

MINA.

Cependant... je...

TAVERNY, *vivement.*

Ne retenons pas plus longtemps monsieur...

FROCHARD, *achevant.*

Frochard, adjoint au maire.

TAVERNY, *à part.*

Son cousin !... Oh! je le reverrai, je l'interrogerai .. (*Haut.*) Mille remercîments, monsieur l'adjoint.

FROCHARD.

Y a pas d'quoi, monsieur. (*Il entre dans l'église.*)

SCÈNE V.

MINA, TAVERNY.

MINA.

Mon Dieu !... est-ce la Providence qui m'a conduite ici pour que j'y retrouve les traces de ma fille? ..

TAVERNY, *effrayé.*

Au nom du ciel... madame, oubliez-vous!...

MINA.

Je n'oublie rien, monsieur... je n'oublierai jamais que vous avez été bon et généreux... La mort m'avait séparée de celui qui pouvait me rendre l'honneur. . Vous avez jeté un voile sur un passé... mort à mes yeux... comme lui... et vous m'avez confié l'honneur de votre nom... Ce nom, je le porterai plus dignement que je n'avais porté celui de mon père... Je ne suis pas ingrate, monsieur... je le répète, je n'oublierai rien de ce que je vous dois... mais je ne peux pas non plus oublier ma fille!

TAVERNY.

Mina!

MINA.

Où est-elle?... qu'est-elle devenue?... qui me dévoilera le secret que deux hommes savaient seuls, et qu'ils ont tous deux emporté dans la tombe?... Ma fille!... qui me rendra ma fille?

TAVERNY, *avec ménagement.*

Quel espoir peut donc vous rester encore?... n'avons-nous pas épuisé toutes les recherches?... Dès que la paix générale a été conclue, dès qu'il vous a été possible d'entrer en France, ne vous ai-je pas conduite à Paris?... Un homme... un seul... le caporal Simon... pouvait vous dire si cette enfant existait encore, ce qu'elle était devenue, où elle était... Une lettre du ministre de la guerre vous a appris que cet homme avait été compté parmi les morts à la bataille d'Iéna... Alors, seulement, il m'a été permis de vous offrir mon nom .. car cette enfant, ce souvenir vivant du passé, ne se plaçait plus entre nous, et nul ne pouvait dire en e voyant : Mina de Rantzberg était riche, et, pour partager sa fortune, il a consenti. .

MINA.

A partager aussi sa honte!... Non, on ne le dira pas, mon ami.

TAVERNY, *avec force.*

Non, madame!... quoi qu'il doive m'en coûter, on ne le dira pas!... Car je suis aussi fort, Mina, qu'à mon honneur, je sacrifierais ma fortune, ma vie... et tenez! s'il le fallait même, mes affections les plus chères!

MINA.

Ne parlez pas de cela, mon ami... Vous n'avez plus rien à craindre... car je n'ai plus rien à espérer... et je suis résignée.

TAVERNY.

Eh bien... pourquoi vivre ainsi, retirée, loin du monde?...

MINA.

Ne savez-vous donc pas ce que je souffre, quand je vois passer de belles jeunes filles, fraîches, riantes, heureuses!... Mon cœur se serre alors, mes yeux se détournent, par un sentiment d'envie et de haine!... C'est mal, mon Dieu! c'est bien mal... mais, j'ai beau m'en défendre, la jeunesse, la force, la beauté, tout cela m'est odieux, comme un vol fait à mon enfant!... Car, alors, je me dis : C'est ainsi qu'elle serait... elle!... O vous, mères bénies, à qui le ciel a permis de voir grandir vos enfants, ce n'est pas votre sort que j'envie .. non, c'était trop de bonheur pour moi... mais les pauvres désolées, dont les enfants sont morts entre leurs bras, celles-là sont mille fois plus heureuses que moi!... Elles ont du moins une tombe, qu'elles baignent de leurs larmes! (*Elle ne peut retenir ses larmes et s'éloigne de quelques pas.*)

TAVERNY.

Mina!... (*A part, réfléchissant.*) Ce Frochard... son parent... et pas un mot de cette jeune fille disparue!... Oh! je le reverrai, cet homme, je l'interrogerai... et, s'il le faut, nous quitterons ce pays. (*Quelques paysans attardés paraissent à droite et se dirigent vers l'église.*)

MINA.

Du monde!... Retournons au château, mon ami. (*Ils sortent à gauche.*)

SCÈNE VI.

Les cloches sonnent de nouveau, et l'on entend un cantique chanté dans l'église par des femmes :

Recommande à Dieu,
Vierge Marie,
L'orpheline qui prie
Dans le saint lieu!

(*Simon paraît au fond, descendant péniblement le chemin incliné. Entendant les cloches et le chant religieux, il se découvre et s'agenouille devant l'église. Puis, se relevant, il regarde et reconnaît sa maison.*)

SIMON, *seul*.

Là !... c'est là !... (*Il fait encore quelques pas, et s'arrête.*) Ah ! tout mon courage m'abandonne !... J'ai fait quinze cents lieues pour les revoir, et je n'ai plus la force de faire un pas pour les embrasser !... Que vais-je retrouver là... après ce long et cruel exil ?... quel souvenir auront-ils garde de moi ?... quelle affection m'auront-ils conservée ?... Il y a onze ans qu'on leur a dit : Votre père est mort... ils se sont vêtus de noir pendant un an, et puis, l'année d'après, ils ont dépouillé mon souvenir avec leurs habits de deuil... Oh ! j'ai peur !... j'ai peur de frapper à cette porte !... Je reviens à eux, moi, qu'ils ont cru mort... mais leur tendresse me reviendra-t-elle, à moi ?... (*Il s'est avancé jusqu'à la porte de la maison, où il s'arrête, hésitant à frapper.*)

SCENE VII.

SIMON, POTICHON, MARIOTTE, *qui sortent de l'église.*

POTICHON, *au fond.*

Tiens ! il y a du monde chez nous... (*Haut.*) Vous demandez quéqu'un, mon brave homme ?..

SIMON.

Moi ?... oui, je... Vous êtes... de la maison ?..

POTICHON.

De c'te maison-là ?.. mais oui, un peu... beaucoup... Vous demandez quéqu'un ?

MARIOTTE.

Il est tout pâle, tout tremblant, ce pauvre homme !.. Avez-vous besoin de quelque chose, monsieur ?

SIMON.

Non... non... Je voudrais seulement savoir... C'est bien là que demeurent les enfants d'un nommé...

POTICHON.

Feu le caporal Simon... feu d'un coup de feu à la bataille de...

SIMON.

Mort !

POTICHON.

Oui, monsieur.

MARIOTTE.

Vous l'avez connu ?...

SIMON.

Moi ?... oui, oui... (*Avec hésitation.*) Est-ce qu'on se souvient encore un peu de lui... dans le pays ?...

POTICHON.

Pardine !

SIMON, *heureux.*

Ah !

MARIOTTE.

Il paraît que c'était un bien brave homme, monsieur... les vieux se découvrent quand il parlent de lui.

SIMON, *très-ému.*

Vraiment ?... Et... et les jeunes... ceux qui demeurent là ?... est-ce que... est-ce qu'ils en parlent quelquefois ?

POTICHON.

Quéque fois ?... pour ça, non.

SIMON, *avec douleur.*

Non !

POTICHON.

Ils en parlent toujours.

SIMON.

Toujours ! (*Il frappe sur l'épaule de Potichon, en souriant de bonheur contenu.*)

MARIOTTE.

Tenez, y a pas un quart d'heure qu'ils étaient là, tous les deux, parlant avec ben de la tritesse de leur brave homme de père... car c'était leur père, voyez-vous, monsieur !

SIMON.

Ah ! oui, c'était... c'était leur père... Et... ils le regrettent, n'est-ce pas ?

MARIOTTE.

Oh ! pour ça... ben sûr, allez... Car, ben des fois, comme aujourd'hui, qu'est un jour de tristesse... on les voit qui se prennent par la main ; y s'en vont loin du village, y marchent dans la campagne l'un près de l'autre, sans se dire un mot, et y a des grosses larmes qui leur coulent le long des joues.

SIMON.

Des larmes !...

POTICHON.

Y en a qui disent que c'est la pauvreté qui les chagrine...

MARIOTTE.

Moi, je dis que c'est le souvenir de leur père qui les fait pleurer... Mais peut-être ben que j'ai tort... j'suis si bête, moi, Monsieur !

POTICHON, *bas.*

Chut !... faut pas lui dire ça... y s'en apercevra toujours ben.

SIMON.

Vous disiez qu'aujourd'hui était un de ces jours de tristesse... pourquoi ?...

MARIOTTE.

C'est que... c'est l'anniversaire de sa mort, à lui.

SIMON, *vivement.*

Aujourd'hui !... Oui, le 14 octobre !... et ils pensent à lui, et ils le pleurent ?...

POTICHON.

Oh ! ce jour-là, c'est grand deuil dans c'te pauvre maison.

SIMON *à part, et comme étouffé par la joie.*

Et moi, qui ne revenais qu'en tremblant !... Moi, qui me demandais... (*Haut.*) Ils sont là, n'est-ce pas ?

MARIOTTE.

Non... dans c'moment, comme tous les ans, l'frère et la sœur sont à l'église, en train de faire dire une messe pour l'âme de leur père.

SIMON.

Une messe !... (*Il a ôté son chapeau, qu'il laisse tomber ainsi que son bâton, pour élever ses deux mains vers ciel.*) Une messe pour le pauvre soldat !.. Ah ! les bons et nobles cœurs !.. (*A part.*) Mon Dieu ! tous mes malheurs sont effacés... mon Dieu ! je n'ai pas souffert, je n'ai pas pleuré... puisque vous m'avez gardé leur amour !

POTICHON, *bas.*

Qu'est-ce qu'il a donc, c'bon vieux ?

SIMON, *revenant à eux.*

Il sont pauvres, m'avez-vous dit ?

POTICHON.

Ah ! dame ! cent écus d'plus par an, ça leur ferait trois cents livres de rentes.

SIMON, *à part.*

Grâces au ciel, je puis les rendre riches !

FROCHARD, *sortant de l'église, suivi de Picard qui s'éloigne par le fond, à droite. — Vivement.*

Mariotte !

MARIOTTE.

Not' maître ?...

FROCHARD.

Tiens, v'là la clef de chez nous... va me chercher l'argent des quêtes.

MARIOTTE.

Oui, not' maître.

POTICHON.

J'vas avec vous, la Mariotte.

FROCHARD.

Allons, allons, qu'on se dépêche.. Moi, je reste ici, en attendant Lucien et sa sœur. (*Potichon et Mariotte sortent à droite, Frochard s'est assis à une des tables du cabaret.*)

SCENE VIII.

SIMON, FROCHARD.

SIMON, *vivement, en allant à lui.*

Vous les connaissez ?... vous êtes de leurs amis ?...

FROCHARD, *assis.*

A qui donc ?

SIMON.

A eux !... les enfants Simon !... dites, répondez-moi !...

FROCHARD.

Eh ! j'crois qu'il m'interroge... Dites donc, c'est moi qui interroge les autres... (*Se levant.*) Qui que vous êtes ? d'où que vous venez ? où que vous allez ?

SIMON.

Mais...

FROCHARD.

J'suis l'adjoint au maire.

SIMON.

Ah !... Eh bien, d'où je viens, monsieur l'adjoint ?... oh ! de bien loin, allez... où je vais ?... là... chez moi.

FROCHARD.

Chez... vous !

SIMON.

Qui je suis?... le père de ceux que vous attendez... je suis Antoine Simon.

FROCHARD, *tout étourdi.*

Vous!... Antoine!... Allons donc!... y a onze ans qu'il est mort.

SIMON.

On s'est trompé... pour moi, comme pour tant d'autres... prisonniers comme moi.

FROCHARD.

Comment! vous êtes... Antoine Simon!... (*A part.*) Leur père!... et un père soldat!... Diable! c'est que ça pourra contrarier mes idées sur la petite... (*Haut, et avec contrainte.*) Recevez mon compliment, caporal Simon... surtout, si, au lieu d'une bouche de plus à nourrir, vous apportez à vos enfants un peu de fortune, qui ne leur ferait point tort.

SIMON.

Un peu?... ce n'est pas assez... Geneviève doit être bonne à marier... elle épousera le plus riche de tout le pays.

FROCHARD.

Ah! bah!... Je savais bien... et de reste... que l'Empereur enrichissait ses généraux... mais on ne m'avait point dit qu'il dotait aussi messieurs les caporaux.

SIMON.

Et si c'est la fortune d'un général que je rapporte à Geneviève?...

FROCHARD.

D'un... d'un général?...

SIMON.

Écoutez, monsieur, vous êtes adjoint au maire, vous pourrez m'aider... Oui, c'est la fortune du général Roquebert qui appartient à ma fille d'adoption.

FROCHARD, *à part, avec effroi.*

Roquebert!... Ah çà, mais qu'est-ce qu'il me dit donc, c't'homme-là?... (*Haut.*) Y a un de nous deux qui rêve, ou ben qui devient fou.

SIMON.

Ni l'un ni l'autre, monsieur l'adjoint... J'ai su, au village de Saint-Didier, à deux portées de fusil d'ici, que toute la fortune de mon général était passée entre les mains d'un arrière-petit-cousin... nommé Pierre Frochard... Vous devez savoir ça aussi, monsieur l'adjoint?

FROCHARD.

Moi?... mais... oui, oui.

SIMON.

Eh bien, nous l'en ferons sortir... car, les preuves, les papiers, tout est dans l'étude d'un notaire... et je n'ai que deux paroles à dire pour qu'il fasse reconnaître la véritable héritière.

FROCHARD.

Et ces paroles?

SIMON.

C'est devant le notaire seul que je dois les prononcer... Ah! il y a beau jour que ça serait fait, s'il n'avait pas été absent du pays, pendant le peu de temps qu'il m'a été permis d'y passer... Mais me voilà... Demain, je verrai le notaire... demain, Geneviève ne s'appellera plus Geneviève Simon, mais Emmeline Roquebert, et elle héritera de cinq cent mille livres!... Eh bien, croyez-vous encore, l'ami, que ce soit une bouche de plus à nourrir que je rapporte à ces enfants?

FROCHARD, *à part.*

Mais c'est ma ruine! ma ruine qu'il rapporte avec lui!...

SIMON.

L'office doit être bientôt fini... Je vas bravement au devant d'eux.

FROCHARD, *courant à lui.*

Arrêtez!... Oubliez-vous que... qu'ils vous croient mort!... (*A part.*) Essayons du moins de gagner du temps!

SIMON.

Eh bien... ne faut-il pas qu'ils apprennent leur erreur?

FROCHARD.

Comme ça?... tout de suite?... La petite est ben délicate, ben frêle... et ça pourrait lui porter un coup...

SIMON, *inquiet.*

Vous pensez!...

FROCHARD.

Je pense qu'il vaudrait mieux qu'un ami... les prépare adroitement... Et, si vous m'en croyez, tenez, vous me laisserez leur annoncer ça, peu à peu, avec douceur... Et puis, entrer dans cette église où on dit une messe pour vous!...

SIMON.

C'est vrai, je ne puis...

FROCHARD.

Eh ben! vous me donnerez un peu de temps?...

SIMON.

C'est ça... je vous donne dix minutes.

FROCHARD.

Allons donc!... une jeunesse, ça ne se mène pas comme un régiment.

SIMON.

Au fait... j'ai bien attendu déjà onze ans!... Je vous donne un quart d'heure.

FROCHARD.

Mais...

SIMON.

Et, d'ici là... je me tiendrai à la porte de l'église... je les regarderai de loin, je les mangerai des yeux!... Se retrouver en face de ses enfants, pendant qu'ils disent une messe pour le repos de votre âme!... Cette pensée-là ça me serre le cœur!... (*Il ôte son sac, qu'il pose sur une des tables du cabaret.*)

FROCHARD, *à part.*

Comment que j'vas m'y prendre?...

SIMON, *allant à lui.*

C'est dans la maison du bon Dieu que je vais les revoir pour la première fois!... ça doit me porter bonheur, n'est-ce pas?... (*Il va vers l'église.*)

FROCHARD.

Oui... oui... Pas un mot à personne, surtout!...

SIMON.

A personne... Soyez donc paisible... je connais ma consigne. (*Il entre peu à peu dans l'église.*)

SCENE IX.

FROCHARD, *seul, éclatant.*

Ah! gueux de Simon!... Comment parer ce coup-là?... Quoi! faudra rendre les biens, les fermes, l'argent... tout!... tout!... Ah! si j'avais été prévenu... si seulement j'avais eu quéque temps devant moi... j'aurais cherché... j'aurais trouvé... oui, j'aurais trouvé un moyen... on en trouve toujours pour sauver une fortune pareille... Pardine! la petite me plaît... Eh ben, si j'avais su le mystère, je l'aurais épousée... de bon aloi, pour toujours... et alors, quô qu'ça m'aurait fait que la fortune y appartienne?... J'aurais mis dans le contrat la communauté des biens... Mais, à présent!... Ah! si j'avais du temps!...

SCENE X.

FROCHARD, *puis* MARIOTTE, *puis* POTICHON.

MARIOTTE, *accourant dans le plus grand désordre et se laissant tomber sur une chaise.*

Not' maître!... monsieur Frochard!...

FROCHARD.

Eh ben, qu'est-ce?... qu'y a-t-il?

MARIOTTE, *pouvant à peine parler.*

Des voleurs, not' maître!...

FROCHARD.

Hein!... T'expliqueras-tu?... (*Il l'arrache brusquement de la chaise et la fait pirouetter.*)

MARIOTTE.

Oui, not' maître... Eh ben, c'est... c'est... c'est des voleurs!

FROCHARD.

Encore!

MARIOTTE.

Ils ont pris l'argent de la quête!...

FROCHARD.

L'argent de la quête!...

MARIOTTE.

Les six cent vingt-sept livres que vous m'aviez envoyé chercher!... Quand je suis arrivée, l'bahut était grand ouvert, et l'argent était parti! (*Pleurant.*) Oh! c'est pas ma faute, not' maître, c'est pas ma faute!... J'suis bête, j'suis très-bête, moi, mais je suis une honnête fille, not' maître!

FROCHARD.

Eh! qui t'dit que ça soit toi?... Mais qui ça peut-il être?...

POTICHON, *entrant.*

Monsieur Frochard, v'là une lettre pour vous.

FROCHARD.

Une lettre?...

POTICHON.

C'est le fils Picard qui me l'a remise, au moment de se mettre en route.

FROCHARD.

Le fils Picard!... Que signifie?.. (*Il ouvre la lettre et se met à lire.*)

POTICHON *bas.****

Qué que vous avez donc, Mariotte? (*Mariotte lui parle bas.*)

FROCHARD, *tout à coup.*

Qu'est-ce que je vois là?... Comment!... lui!..

POTICHON, *éclatant.*

Ah! les gueux!... l'argent de l'église!... l'argent du tronc!

FROCHARD, *lisant à part.*

« Ne déshonorez pas mon père, il en mourrait... J'étais ivre...
» j'avais perdu au jeu... et le vin, qui m'avait rendu fou, m'a
» rendu criminel... Mais je travaillerai, monsieur, je travaillerai
» pour vous restituer jusqu'au dernier sou... »

POTICHON, *haut.*

Après ça, y vient tant d'vagabonds dans le pays!... Tenez, ce matin encore... ce vieux, qui n'était peut-être bien qu'un faux militaire...

FROCHARD, *vivement.*

Hein?... comment! tu... Bah! que folie!

MARIOTTE.

Soupçonner ce bon vieux homme!... allons donc! je mettrais tout c'que j'ai dans le feu pour répondre de lui.

FROCHARD, *brusquement.*

Tu le connais donc, toi?

MARIOTTE.

Ma foi, non... mais ça ne peut pas être lui... le vieux n'est arrivé qu'à ce matin, et faut que ça soit hier que le vol a été commis.

FROCHARD, *avec humeur.*

Pourquoi?...

MARIOTTE.

Pourquoi?... Parce qu'y pleuvait hier, que la terre est toute sèche à c'matin, et c'ty-là qu'est entré a laissé des marques de souliers dans la chambre... C'est pas tout!.. faut aussi que ça soit nuitamment, vu qu'il a coulé deux gouttes de rat de cave sur l'carreau.

POTICHON, *étonné.*

Tiens! tiens! tiens! la Mariotte!

FROCHARD, *mécontent.*

Mais ça n'empêcherait pas que ce prétendu soldat... ou quelqu'autre vagabond...

MARIOTTE.

Non!

FROCHARD.

Ah! non?

MARIOTTE.

Non, faut encore que ça soye quéqu'un du village...

FROCHARD, *avec colère.*

Mais pourquoi?.. pourquoi?...

MARIOTTE.

Parce qu'y a, dans la grand' salle, un grand beau secrétaire tout luisant, où c'qu'on ne met jamais rien, et un vieux bahut tout rapé, où c'qu'était l'argent... parce que le beau secrétaire n'a pas été tant seulement touché, que le vieux bahut est forcé... et qu'un homme du dehors aurait dû aller tout naturellement et tout droit à votre beau secrétaire tout neuf.

FROCHARD.

Allons! en v'là assez!

MARIOTTE.

Après ça, dame, peut-êtr' ben qu' je me trompe... j'suis si bête, moi, m'sieu!

POTICHON, *en admiration.*

Ah! mais! comme elle va, la Mariotte!

FROCHARD.

Je verrai... j'interrogerai... (*Apercevant Picard.*) Le père Picard!... saurait-il que son garçon?... (*A Mariotte et Potichon.*) Allez-vous-en au plus tôt... allez me chercher la brigade de gendarmerie. (*Picard chancelle et s'appuie sur la table du cabaret.*)

MARIOTTE.

Oui, notr' maître... j'y vas.

POTICHON.

J'vas encore avec vous, la Mariotte. (*Ils sortent.*)

SCENE XI.

FROCHARD, PICARD. (*Picard, qui s'est tenu à l'écart, tremblant et la tête baissée, s'avance respectueusement, le chapeau à la main.*)

FROCHARD.

Vous avez à me parler, père Picard?...

PICARD, *d'une voix troublée.*

Monsieur Frocha d... un vol a été commis chez vous...

FROCHARD.

Ah! vous savez ça?

PICARD.

Oui, je...

FROCHARD.

Et savez-vous aussi le nom du voleur?

PICARD.

Son nom est inutile à dire, monsieur Frochard... puisque.. voilà l'argent que je vous rapporte.

FROCHARD, *prenant le sac que lui présente Picard, l'examinant et souriant.*

Non.

PICARD, *inquiet.*

Comment?...

FROCHARD.

Il y a là dedans quelques vieilles pièces d'or qui ne se trouvaient point dans la somme volée... (*Lui rendant le sac.*) Ce que vous m'apportez là, Picard, c'est le fruit de vos longues économies.

PICARD.

Que vous importe?... pourvu que le compte y soit.

FROCHARD.

Il m'importe beaucoup, père Picard... Chacun sait déjà dans le pays que le vol a été commis... Quand on apprendra que l'argent est rentré, on me demandera peut-être ben d'où qu'il revient... et, si je vous nomme, faudra qu'à votre tour vous nommiez le coupable.

PICARD, *effrayé.*

Le nommer!

FROCHARD.

Ça ne vous va pas?... remportez donc l'argent, père Picard; on commencera les poursuites.

PICARD.

Monsieur Frochard!... au nom du ciel!... n'est-il aucun moyen?...

FROCHARD.

Peut-être ben... (*Regardant à la dérobée le sac laissé par Simon.*) Peut-être ben... Ecoutez, père Picard: y a quéque part, dans le pays... un mauvais gars, que je ne connais point... qu'est l'auteur du vol, et que vous voulez sauver, pas vrai?... Y a ici un pauvre diable, un malheureux, à qui j'veux faire quitter le pays...

PICARD.

Après?...

FROCHARD.

Eh ben... c't'argent, que je ne veux pas garder et que vous ne voulez pas reprendre... (*montrant le sac de Simon*) mettez-le là-dedans...

PICARD.

Là-dedans?... et pourquoi?...

FROCHARD.

Pourquoi?... c'est son sac, à ce mendiant.. je le renvoie, mais je veux le secourir.

PICARD.

Le secourir?... oui, je comprends ça... mais, le voleur?..

FROCHARD.

J' vous promets de n' point l'faire arrêter...

PICARD.

Et les pauvres?

FROCHARD

Y n'y perdront point... je rendrai l'argent petit à petit, d' ma bourse.

PICARD.

Alors.. si c'est comme ça...

FROCHARD.

Je m'y engage... Eh! allez donc!... dépêchez-vous!...

PICARD, *mettant l'argent dans le sac, et trouvant sous sa main des papiers pliés.*

Tiens!... des papiers!...

FROCHARD, *les prenant.*

Bon, je sais ce que c'est.. Fermez le sac... (*A part.*) Une feuille de route, c'est ben ça... (*Lisant.*) Antoine Simon... Allons donc!... (*Déchirant le papier.*) Tu n'es plus qu'un mendiant sans papiers et sans aveu... Antoine Simon!... y a onze ans que les bulletins de l'armée l'ont porté mort!

PICARD.

Et.. maintenant, monsieur Frochard?..

FROCHARD.

Maintenant, père Picard, allez retrouver le voleur... dites-

lui de ne pas se trahir, qu'il reste tranquille, que je ne veux pas le livrer.

PICARD.

Merci, merci!... Ah! vous venez de me sauver la vie!

FROCHARD.

Allez vite! allez!... (*Picard sort.*)

SCENE XII.

FROCHARD, SIMON, PAYSANS, *puis* LUCIEN *et* GENEVIEVE.

SIMON, *sortant de l'église en perçant la foule.*

Je les ai vus!... ils viennent!... les voilà, monsieur, les voilà!... (*Lucien et Geneviève sortent de l'église et se dirigent vers leur maison. Les paysans s'éloignent de tous les côtés : quelques-uns s'attablent au cabaret; plusieurs jeunes filles forment un groupe au fond.*)

SIMON, *à l'écart.*

Ah! comme le cœur me bat!... qu'ils sont beaux, mes enfants!

GENEVIÈVE, *montrant Simon.*

Lucien... un soldat...

LUCIEN.

Oui, comme l'était notre père. (*Il salue respectueusement Simon; puis il rentre dans la maison avec Geneviève.*)

SIMON.

Ah! je n'y résiste plus!...

FROCHARD, *le retenant.*

Arrêtez!

SIMON.

Soit; mais allez, allez vite les préparer!... vous me l'avez promis!...

FROCHARD, *d'un ton sévère, en élevant la voix.*

Un instant!... et répondez-moi... Car, avant que je leur dise qui vous prétendez être...

SIMON, *étonné.*

Qui je prétends être?...

FROCHARD.

Oui, monsieur, oui... qui... vous... prétendez être...

SIMON.

Mais, vous savez...

FROCHARD.

Je sais... ce qu'il vous a plu de me dire... mais y faut que j'sois bien certain... enfin... y faut que je constate votre identité.

SIMON.

Ah çà, monsieur, est-ce bien à moi que vous parlez?

FROCHARD.

A vous même... et tous ceux ici présents vous diront que c'est mon droit, et de plus, mon devoir

LES PAYSANS.

C'est vrai, c'est vrai!

SIMON.

Mais je vous ai dit mon nom, je vous ai dit qui je suis.

FROCHARD.

Excusez... il nous vient ici bien des vagabonds, qui se donnent pour de vieux soldats. .

SIMON, *avec force.*

Malheureux!... (*Froidement.*) Achevez, monsieur, achevez. (*Les paysans se lèvent, s'approchent et prêtent l'oreille.*)

FROCHARD.

Eh bien, vous avez pris le nom d'un homme qui passe pour mort depuis onze ou douze ans, ce qui fait que je ne vous crois guères... de plus, il faut bien vous le dire, un vol a été commis chez moi, ce matin...

SIMON, *hors de lui.*

Un vol!... (*Allant froidement à Frochard et le prenant par un bouton de sa veste.*) Dites-moi donc, monsieur, à quel propos me parlez-vous de vol, à moi?

FROCHARD.

Vous l'apprendrez, quand nous saurons qui vous êtes.

SIMON, *courant à son sac.*

Ça ne sera pas long... et après, malheur à vous, monsieur!... (*Revenant à lui.*) Comment vous appelle-t-on?

FROCHARD.

Moi?... je... je me nomme Frochard.

SIMON, *vivement.*

Frochard!... le parent du général Roquebert!... son héritier, à qui je viens faire rendre gorge!... Ah! je crois que je devine, Pierre Frochard... (*Allant à la table et fouillant dans son sac.*) Oui, oui, tu médites quelque infâme machination .. (*Cherchant toujours.*) Mais... mais... je ne te crains pas... mais. . (*Avec force.*) Mais où sont-ils donc, ces papiers?

FROCHARD, *bas, aux paysans.*

Papiers absents... je m'en doutais.

SIMON.

Ils étaient là, cependant, là!... (*Trouvant le sac d'écus.*) De l'argent!

FROCHARD.

Diable! vous êtes riche, dà... pour un homme sans papiers, sans aveu... (*Simon le regarde sans comprendre.*) Eh bien! gageons que je sais mieux que vous la somme que vous possédez...

SIMON, *effaré, tenant toujours le sac d'argent.*

La somme?... la...

FROCHARD, *vidant sur la table le sac d'argent, et avec force.*

Comptez, vous autres!... il y a là dedans six cent vingt-sept livres... car c'est les six cent vingt-sept livres des pauvres que l'on m'a volés!

SIMON, *au comble de la colère.*

Misérable!... (*Il s'élance sur Frochard, plusieurs paysans le saisissent et l'arrêtent, d'autres paysans accourent du dehors. Simon, se débattant.*) Voleur!... moi!... moi!... mais vous ne l'avez donc pas entendu!... il a dit .. que j'avais!... volé!.. (*Poussant un grand cri et portant les mains à son visage.*) Volé!... Ah!...(*Il tombe comme frappé d'apoplexie, on l'entoure.*)

GENEVIÈVE, *sortant de la maison.*

Quel est ce bruit?... (*Apercevant Simon étendu à terre.*) Grand Dieu!... qu'est-il arrivé? (*Elle aide à le soulever. Peu à peu, Simon revient à lui. Il regarde tous ceux qui l'entourent, et ses yeux rencontrent Geneviève.*) Mais qu'avez-vous donc, monsieur?... (*Simon essaye de lui répondre, mais ses efforts réitérés sont vains, il ne pousse que des sons inarticulés. Reconnaissant alors qu'il a perdu la parole, il pousse un soupir, et retombe assis en pleurant.*)

FROCHARD, *se penchant vers Simon, et à voix basse.*

Partez!... quittez le pays!... je ne veux pas vous livrer!.. (*Simon le regarde avec mépris.*) Mais partez donc!...

LUCIEN, *entrant.*

Qu'est-ce donc!... que se passe-t-il ici?

FROCHARD, *à demi-voix.*

C'est ce malheureux, que je ne veux pas faire arrêter... quoiqu'il ait volé l'argent des pauvres!

LUCIEN, *avec force.*

L'argent des pauvres!... (*A la voix de son fils, Simon relève vivement la tête, un éclair de joie brille dans ses yeux. Il s'approche de Lucien, toujours soutenu par des paysans, veut parler, se justifier... mais il ne peut que porter ses mains à sa bouche, comme pour en arracher la parole, et retombe sans mouvement.*)

ACTE III.

Une salle de la maison Simon, au rez-de-chaussée. — Porte au fond. — Une fenêtre de chaque côté de cette porte, donnant sur la place du village. — A gauche, au deuxième plan, une porte; au-dessus, et devant un pan coupé, un bahut. — Du même côté, une table — Chaises à droite; sur le devant, un grand fauteuil. - Du même côté, au fond, sur le pan coupé, est le portrait de Catherine, en costume de paysanne.

SCENE I.

POTICHON, GERMOND.

GERMOND, *au fond, un grand portefeuille sous le bras, remettant un papier à Potichon.*

Tu remettras ce papier à Lucien, dès qu'il rentrera avec sa sœur...

POTICHON.

Oui, monsieur le notaire.

GERMOND.

Tu lui diras que c'est avec regret, avec douleur que j'exécute les ordres qui m'ont été donnés par mon client... que j'ai cherché à obtenir un dernier délai... mais qu'on a été inflexible... et j'ai dû remplir mon devoir... (*Prêt à sortir, se retournant.*) Tu ne remettras ce papier qu'à Lucien... à lui seul, entends-tu?

POTICHON

Oui, monsieur le notaire. (*Germond sort.*)

POTICHON, *seul.*

Voilà une commission qui n'est pas agréable à faire!... Pauvre monsieur Lucien!... chaque fois que je lui remets un de ces vilains papiers, où c'qu'il y a un gros timbre, je vois bien que ça le tourmente... il les froisse dans sa main, on dirait qu'il veut les... Oh! mamzelle Geneviève! (*Il se tient au fond.*)

SCENE II.

POTICHON, GENEVIÈVE, *puis* LUCIEN. (*Geneviève entre lentement par la porte à gauche, tenant un livre ouvert, passe devant Potichon sans le voir, et va s'asseoir dans le grand fauteuil.*)

POTICHON, *à part.*

La v'là encore dans ses tristesses... A c't'âge-là, ça devrait rire, danser, au lieu de... (*Lucien paraît.*) Ah! monsieur Lucien!... (*Lui faisant signe, et très bas.*) Pst! pst!

LUCIEN.

Qu'est-ce?

POTICHON, *montrant Geneviève.*

Chut! (*Il lui remet le papier.*)

GENEVIÈVE, *se retournant.*

Hein?

LUCIEN.

Rien!... rien!... (*Geneviève se remet à lire.*)

POTICHON, *à part.*

Il a encore froissé celui-là... c'est-y drôle, l'effet que ces gros timbres-là font sur lui!...

LUCIEN.

Laisse-nous. (*Il jette le papier qu'il a froissé.*)

POTICHON

Oui, monsieur Lucien... (*A part.*) Décidément il n'aime pas ces gros timbres-là. (*Il sort au fond.*)

SCENE III.

LUCIEN, GENEVIÈVE.

LUCIEN, *près du fauteuil.*

Geneviève....

GENEVIÈVE.

Mon... mon frère...

LUCIEN.

Que lis-tu là?

GENEVIÈVE.

Le livre de prières de notre mère... D'elle, au moins, il nous reste ce souvenir... et de notre pauvre père, rien!

LUCIEN, *prenant le livre et le regardant avec une sorte de vénération.*

Ce livre!... oh! conservons-le toujours, conservons-le précieusement... et, si jamais on nous prend tout ce qu'il y a ici, jusqu'à cette maison où nous sommes nés!...

GENEVIÈVE, *troublée et se levant.*

Nous la prendre!... qui donc!... et pourquoi?

LUCIEN, *se contraignant.*

Je ne sais... Mais, alors même, nous emporterons cette dernière relique... qui nous rappellera que notre mère fut une pieuse femme, craignant Dieu... et à moi, qu'Antoine Simon, notre père, fut un homme de bien (*Il porte le livre à ses lèvres. Geneviève semble l'interroger du regard.*) Ecoute, Geneviève... Plus jeune que moi de quelques années, tu ignores quels mauvais instincts signalèrent mon enfance...

GENEVIÈVE.

Oh!... non!... je ne te crois pas!... toi, Lucien, si bon!...

LUCIEN.

Alors, pourtant, j'étais brusque, violent, emporté... A ce point, qu'un jour!... (*Se tournant vers le portrait.*) Oh! ma sainte mère, je t'en demande pardon!... Réprimandé par elle, j'osai me révolter contre ses justes reproches... une menace insolente s'échappa de ma bouche, et ma main...

GENEVIÈVE.

Oh!

LUCIEN.

Mon père s'élança vers moi, tremblant et pâle de colère!... Je crus qu'il allait me tuer!... Mais, se calmant tout à coup... comme pour m'apprendre à me calmer moi-même... il alla prendre, là-bas, dans le bahut, ce vieux livre d'église... Il se fit indiquer par ma mère la page où sont écrits les saints commandements de Dieu... puis, les deux lignes où le Seigneur nous ordonne d'honorer nos père et mère... Je suivis des yeux le doigt qui marchait sur le livre... je lus!... et, brisé de honte, je fléchis le genou devant ce double commandement de Dieu et de mon père... puis, les yeux pleins de larmes, je courus baiser les pieds de notre mère... Lui, alors, le brave soldat, me tendit la main, me releva, et fit cette croix que voici aux lignes que j'avais lues... pour me rappeler toujours ma faute et mon repentir... De ce jour, Geneviève, j'appris à dompter mes emportements... de ce jour, j'honorai ma mère et je devins un bon fils.

GENEVIÈVE, *attendrie.*

Ah! béni soit le saint livre qui t'a sauvé! (*Elle va déposer le livre dans le bahut.*)

LUCIEN.

Oui, remets-le à la place où notre mère le déposait... qu'il ne quitte jamais le vieux bahut... que le jour... (*achevant à part*) le jour où notre dernier meuble sera vendu sur la place publique!

GENEVIÈVE, *revenant à lui, inquiète.*

Qu'allais-tu dire?... Lucien! tu me caches quelque chose!

LUCIEN, *avec douceur.*

Et, quand cela serait?... quand je te volerais ta part de quelques petits chagrins?... ne suis-je pas au monde pour t'en préserver!... pour te rendre heureuse! .. (*la pressant sur son sein avec tendresse*) pour t'aimer, ma Geneviève!... mon ange adoré!... ma... (*Il va poser ses lèvres sur son front.*)

GENEVIÈVE, *se dégageant tout à coup.*

Oh! non!... non!... (*Elle lui jette de loin un regard suppliant.*)

LUCIEN, *avec désespoir.*

Ah! mon Dieu!...

SCENE IV.

LES MÊMES, FROCHARD.

FROCHARD, *au fond.*

Seuls!... tant mieux!

LUCIEN.

Monsieur Frochard!

GENEVIÈVE, *bas.*

Lui!

FROCHARD.

Vot' serviteur, mamzelle Geneviève... (*Après une pause.*) Monsieur Lucien, vous m'avez dit que vous n'auriez jamais besoin de moi... c'était fier... Eh ben, voyez comme je suis!... ça ne m'empêche pas de venir, quand j'ai p't-être quéque chose de bon à vous dire.

LUCIEN

A moi, monsieur Frochard?

FROCHARD.

Oui . Je serais même venu plus tôt, si j'avais pas été retenu par c'te satanée affaire de vol

GENEVIÈVE.

Ah!... ce malheureux ..

FROCHARD.

Pas si malheureux... puisque je l'ai laissé filer... V'là toujours comme je suis, moi! .. Je fais le méchant, je crie... absolument comme ces gros chiens qui aboient et qui ne mordent pas... Quand les gendarmes sont arrivés : trop tard, que je leur ai dit, ça sera pour une autre fois.

GENEVIÈVE.

Et... cet homme?...

FROCHARD.

Doit être loin, s'il court toujours. (*A part.*) C'est égal, g'n'y a pas une minute à perdre. (*Haut.*) Pour en revenir à ce qui m'amène...

LUCIEN, *sèchement.*

Ce qui vous amène, je l'ignore, monsieur... mais ce que je sais bien, c'est que vos assiduités près de ma sœur ont attiré l'attention du pays... c'est que vos projets, dont vous n'avez pas eu soin de faire mystère, sont un outrage pour notre famille... c'est que votre présence même dans cette maison est une nouvelle insulte!... Voilà tout ce que je sais et tout ce que je veux savoir, monsieur!

FROCHARD, *souriant.*

Ah! vous connaissez mes projets?... ah! j'outrage mamzelle Geneviève?... Eh ben! gageons que je vas bien vous étonner... gageons que vous allez tout à l'heure me tendre la main...

LUCIEN.

A vous !...

FROCHARD.

Et je n'ai qu'un mot à dire pour cela... Monsieur Lucien, je suis riche, le plus riche du pays... vous êtes pauvre, endetté... (*mouvement de Lucien*) endetté de cinq mille cent soixante-six livres quarante centimes... vous voyez que je sais le chiffre... Eh bien ! moi, Frochard, le cousin et l'héritier du général Roquebort, je viens vous demander... la main de mademoiselle Geneviève !

LUCIEN.

Sa main !

FROCHARD, *content de lui-même.*

C'est-y une insulte, ça ?... hein ?

LUCIEN, *avec force.*

Je refuse, monsieur ! (*Il serre contre lui Geneviève, comme s'il craignait qu'on la lui enlevât.*)

FROCHARD, *très étonné.*

Hein ?... plaît-il ?.. mais vous n'avez donc pas compris ?

LUCIEN.

Je refuse !... (*A lui-même.*) Elle... la marier... elle, la femme d'un autre !... Oh ! cette horrible idée ne m'était pas encore venue !

GENEVIÈVE, *bas.*

Lucien ! Lucien ! je ne veux pas te quitter !

FROCHARD, *à part.*

Est-ce qu'il saurait le secret d' la naissance de Geneviève ?... Faut qu'y m' dise ça.

LUCIEN, *lui montrant la porte.*

Rien ne vous retient plus ici.

FROCHARD, *reprenant son chapeau, se couvrant et changeant de ton.*

Ah ! pardon, pardon... j'ai encore quéque chose à vous demander... Voyez donc sur ce papier froissé, qui est là, par terre, si c'est ben cinq mille cent soixante-six livres quarante centimes... (*Geneviève fait un mouvement pour ramasser le papier, Lucien la devance précipitamment.*)

LUCIEN.

Que vous importe ?... Cette somme, je la dois à l'homme qui m'a loué ses champs..

GENEVIÈVE, *à part.*

Qu'entends-je !

FROCHARD.

Non pas, s'il vous plaît... à moi, à moi, que j'ai acheté sa créance... regardez sur le papier.

LUCIEN, *qui a lu.*

Ciel !

GENEVIÈVE.

A lui !

FROCHARD.

Et vous voyez, je me suis mis en règle... il y a jugement... et la maison, que vous aviez hypothéquée, va être vendue..

GENEVIÈVE.

Vendue !

FROCHARD.

Demain... ce qui fait qu'il faut en sortir aujourd'hui.

GENEVIÈVE, *tombant assise à gauche.*

Oh ! malheur !

FROCHARD.

A moins que vous ne consentiez, mamzelle Geneviève, à...

LUCIEN.

A ce mariage !... plutôt mille fois la ruine !... plutôt mille fois la mort !

FROCHARD.

La mort ?... (*L'observant attentivement.*) Savez-vous bien, monsieur Lucien, que ce n'est point le refus d'un frère qu' vous v'nez d' m'adresser là.

LUCIEN.

Et qu'est-ce donc, monsieur ?

FROCHARD, *se rapprochant et plus bas.*

Ça ressemble plutôt au refus d'un rival.

LUCIEN, *troublé.*

D'un rival !...

GENEVIÈVE.

O ciel !

FROCHARD, *à part.*

Il sait la chose ! (*Haut.*) Et faut faire attention... le monde est quéque fois ben méchant... Pour elle, pour son honneur, mon bon monsieur Lucien, j'vous conseille de la marier vite...

LUCIEN.

Sortez, monsieur !... mais sortez donc !

FROCHARD, *d'un air doucereux.*

Réfléchissez, mon bon monsieur Lucien... je reviendrai chercher votre dernier mot... et pensez-y ben. (*Il sort.*)

SCENE V.

GENEVIÈVE, LUCIEN.

GENEVIÈVE, *allant tomber dans le fauteuil.*

Ah !... nous sommes perdus !... Un horrible soupçon plane sur nous !... et ce n'est pas assez de ce malheur, de cette honte... voici la ruine qui nous vient aussi !

LUCIEN.

Eh ! qu'importe la ruine, la misère ?... qu'on nous dépouille, qu'on nous chasse, qu'on nous jette sur la route, comme des vagabonds !... Nous irons demander du travail de ferme en ferme... Je suis jeune, je suis fort... et, s'il le faut, pour toi... oui, pour toi, je mendierai !... Ce qui est affreux, ce qui est horrible, ce n'est pas cela !... c'est qu'un homme osa t'aimer, et vienne ici me demander ta main !... c'est... (*d'une voix sourde*) c'est la jalousie qui me dévore !... c'est l'amour qui me tue, Geneviève !...

GENEVIÈVE, *affrayée.*

Lucien !

LUCIEN.

C'est l'amour... dont tu meurs aussi !... cet amour, que Dieu permet cependant, et dont les hommes nous feraient un crime !

GENEVIÈVE, *se relevant.*

Tais-toi !... tais-toi !

LUCIEN.

Séparés, séparés à toujours par la loi !... par un acte ineffaçable, indestructible !... Mais, mon Dieu ! il doit y avoir une preuve, un indice antérieur à tous leurs actes, qui dise que ma sœur est morte, que tu n'es pas la fille de Simon et de Catherine !

GENEVIÈVE.

Non, rien !... rien !... Qui donc pourrait dire le secret de notre naissance ?... Ce secret, que notre mère nous a révélé, en mourant... là, sur ce fauteuil... elle l'a emporté dans la tombe !... ce secret, il a été enseveli, avec notre père, sous la poussière d'un champ de bataille !

LUCIEN.

Et il faut se courber sous cette destinée implacable !... il faut souffrir, toujours souffrir, en maudissant le jour...

GENEVIÈVE.

Oh ! par pitié, silence !... quelqu'un !

SCENE VI.

LES MÊMES, MARIOTTE.

MARIOTTE, *entrant brusquement.*

Ah ! tenez, m'sieur, mamzelle !... c'est p't-être bien bête, ce que je fais là... Mais enfin, voilà ce que c'est !

LUCIEN.

Quoi donc, Mariotte ?...

GENEVIÈVE.

Qu'est-ce qui t'amène, ma pauvre fille ?

MARIOTTE.

Je montais donc la grande côte... quand, arrivée tout en haut... je vois... je reconnais... qui ?... ce soldat que M. Frochard a accusé !... Il était sur une pierre, au bord de la route...

GENEVIÈVE.

Lui !

MARIOTTE.

Comment ! que je fais, les gendarmes sont encore là, qui peuvent courir après lui, et v'là comme il se sauve !.. C'est pas naturel, ça..

GENEVIÈVE.

En effet !

MARIOTTE, *à Lucien.*

Il me semble qu'un voleur... un vrai, un bon... ne resterait

pas comme ça à attendre la gendarmerie... Après ça, avertissez-moi si je suis trop bête.

LUCIEN.

Non... ta remarque est juste... Continue.

MARIOTTE.

Je m'avance vers lui... j'y demande ce qu'il fait là... Il se retourne de mon côté... et, dans ses yeux, dans ses mains qu'il approchait de sa bouche, je lis... oh! mais, comme si qu'on lirait dans un livre... « Vous savez bien que je ne peux pas vous répondre!... vous savez bien que ne peux plus parler! »

LUCIEN.

Quoi!...

MARIOTTE.

Et de grosses larmes coulaient sur sa figure... Ah! tenez, mamzelle... j'ai vu ben des fois plourer Potichon, quand j'y refusais... je ne sais plus quoi qu'y m'demandait... et ça me faisait toujours rire... Eh ben! de voir pleurer ce vieux soldat, ça m'a fait partir comme une fontaine... (*Sanglotant.*) Hem! suis-je-t'y assez bête?

GENEVIÈVE, *lui serrant la main.*

Non, va... tu es bonne, voilà tout.

LUCIEN.

Après?...

MARIOTTE.

Après... Ah! v'là qui va vous étonner... Il a étendu vers le village sa main qui tremblait, et m'a montré... quoi?... votre maison!... comme s'il voulait me dire : C'est là!... c'est là!

LUCIEN.

Ce soldat?... c'est étrange!... aurait-il connu notre père?...

MARIOTTE.

Oui, que je l'y réponds, c'est de braves jeunes gens, qui vous aideront à vous justifier... Voyons!... vous ne pouvez pas rester là, sur c'te pierre... c'est pas une position... Tenez! si vous avez volé, partez, sauvez-vous!... mais si vous êtes innocent... eh bien! suivez-moi! et il m'a suivie!

GENEVIÈVE, *à Lucien, avec joie.*

Tu vois!... tu vois!

LUCIEN.

Et, où est-il?

MARIOTTE.

Là... tremblant... n'osant plus faire un pas, avant que vous y ayez dit...

LUCIEN.

Eh bien, fais-le entrer!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, SIMON. (*Simon, laissant tomber son bâton de voyage, s'élance vers ses enfants, comme pour les embrasser, mais il s'arrête, se contraint, et se borne à baiser la main de Geneviève... puis, au moment de baiser celle de Lucien: Cette main, semble-t-il dire, cette main s'est étendue pour me chasser, et je n'osa la toucher.*)

LUCIEN.

On vous accusait d'avoir volé... volé l'argent des pauvres!... Mais vous pouviez fuir et vous voilà!... vous n'êtes donc pas coupable?...

MARIOTTE, *qui a approché une chaise à Simon.*

Pardine!

SIMON.

(*Moi, voler!... moi, soldat... mettre cette main loyale sur le bien d'autrui!... Non! non!... je puis marcher la tête haute, et regarder chacun en face!... Moi, voler!.. Jamais!... jamais! (Il tombe assis.)*)

GENEVIÈVE.

Ah! oui, je vous crois!... S'il avait été coupable de cette action infâme... réponds, mon frère... ce seul mot de vol l'aurait-il frappé d'un coup si terrible?

MARIOTTE.

Voilà ce que je dis moi même!

LUCIEN.

Et vous revenez pour vous justifier... pour confondre vos accusateurs, n'est-ce pas?

SIMON.

(*Non.*)

GENEVIÈVE, *étonnée.*

Non?... Pourquoi donc êtes-vous rentré dans le village?

SIMON, *se levant et se plaçant entre eux.*

(*Pour vous voir!... pour vous prendre tous deux par la main... ainsi... et vous regarder longtemps!...*)

LUCIEN.

Pour nous voir?...

GENEVIÈVE.

Nous... nous regarder?... (*Tout à coup.*) Ah! mon Dieu! se pourrait-il?... Soldat comme notre père, vous l'avez peut-être connu?...

SIMON.

(*Oui.*)

GENEVIÈVE.

Vous avez... il a connu notre père, Lucien!

LUCIEN, *tristement.*

Vous l'avez peut-être vu mourir?

SIMON.

(*Non.*)

LUCIEN.

Il est mort cependant!

SIMON, *se levant.*

(*Non.*)

LUCIEN.

Non!

GENEVIÈVE, *avec un cri d'espoir.*

Mon frère!... il a dit!...

MARIOTTE.

Il a dit non!

LUCIEN, *allant à Geneviève, très-ému.*

Ma sœur!... (*Frochard paraît au fond.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, FROCHARD.

LUCIEN.

Monsieur Frochard!... (*A ce mot, Simon saisit la chaise sur laquelle il s'était assis et va s'élancer sur Frochard.*)

LUCIEN, *se jetant au-devant de lui.*

Arrêtez!... (*Simon laisse retomber lentement la chaise et regarde Frochard avec mépris.*)

FROCHARD, *à demi-voix.*

Lui, ici!... on ne m'avait pas trompé.

MARIOTTE, *qui se trouve près de Frochard, au fond.*

Et c'est moi que j'l'y ai conduit...

FROCHARD, *avec colère.*

Toi!... imbécile!

LUCIEN, *sévèrement.*

Encore vous, monsieur!

FROCHARD.

Je vous avais dit que j'viendrais chercher votre dernier mot... et puis, j'suis venu aussi par intérêt pour ce brave homme... (*Mouvement d'indignation de Simon, qui semble dire : Pour moi?... je ne veux pas de votre intérêt!*)

LUCIEN.

Expliquez-vous, parlez.

FROCHARD, *les prenant à part, et les amenant sur le devant à droite.*

Eh ben... (*Mariotte se place entre Simon et le groupe, retenant Simon, qui paraît inquiet.*) J'crois, à part moi, que ce malheureux-là est fou!

GENEVIÈVE.

Lui!...

LUCIEN.

Allons donc!

MARIOTTE.

Plus souvent! (*Simon les interroge du regard et du geste; il semble inquiet de ce qui se dit tout bas.*)

FROCHARD.

La preuve, c'est qu'y s'est presenté dans l' pays comme un soldat mort depuis longtemps... Est-ce qu'il ne vous a pas parlé d'ça?

LUCIEN.

Non.

FROCHARD.

Eh ben, y s'est donné... pour... Antoine Simon.

GENEVIÈVE.

Se peut-il?

LUCIEN.

Que dites-vous?

FROCHARD, *bas.*

Vous allez voir... (*Haut en passant au milieu.*) N'est-ce pas, brave homme, que vous êtes Antoine Simon?... (*Simon semble dire que c'est en effet son nom*)

FROCHARD.

Oui?... Eh ben, où sont-ils donc, vos papiers?... (*A Lucien et à Simon.*) Il n'a même pas de papiers!

LUCIEN, *ramené soudain au doute, mais toujours avec ménagement.*

Mais, monsieur, notre père est mort sur un champ de bataille...

SIMON.

(*C'est faux!... Un jour, en effet, il a été blessé, laissé pour mort; ses camarades ont passé près de lui, en lui jetant un dernier regard de regret et de pitié; et, quand il a recouvré ses sens, quand il a pu les appeler, ils étaient loin, bien loin, et les ennemis sont venus, qui lui ont lié les mains et l'ont emmené prisonnier. Il a été, pendant onze années, enseveli dans les mines et condamné aux plus rudes travaux.*)

LUCIEN.

Dans les mines!...

GENEVIÈVE.

Pendant onze ans!...

SIMON.

(*Longtemps il a pleuré sa patrie absente et ses enfants abandonnés... Mais, un jour enfin, l'heure de la liberté a sonné pour lui! Il a brisé ses chaînes et revu la lumière du soleil!... Quel long et pénible voyage!... Parfois, manquant de pain, il a été obligé de tendre la main aux passants, en cachant sa croix. Mais, quand il a vu de loin le toit sous lequel vivaient ses enfants, quand il a entendu les cloches de son église, son cœur a battu de joie, deux larmes ont coulé de ses yeux... Il allait les revoir, eux, les presser dans ses bras!... car il est bien leur père, il est bien réellement Antoine Simon... quand cet homme, qui est là présent, l'a accusé de vol.. Oh! malédiction sur cet homme!*)

FROCHARD, *surmontant son trouble.*

Est-ce que vous croyez à ce qu'il vous dit, ce vieux fou?... Vous voyez ben que la tête n'y est plus... Vot' père, il est mort.. Nous avons à la mairie la preuve écrite de son décès.

LUCIEN, *tristement.*

Ce qu'il dit est la vérité.

SIMON.

(*Attendez! semble dire Simon... Il regarde autour de lui et ses yeux rencontrent le portrait de sa femme.—C'est votre mère, leur dit-il.*)

LUCIEN.

C'est ma mère!... oui!

FROCHARD, *vivement.*

Tout le monde sait cela...

SIMON, *indiquant son anneau nuptial.*

(*C'était ma femme.*)

LUCIEN.

Votre femme!...

SIMON.

(*Ma femme, qui m'a suivi, vivandière, sur les champs de bataille... Plus tard, je l'ai ramenée ici.*)

LUCIEN.

Oui, elle était vivandière!.. oui, elle a suivi notre père!...

SIMON.

(*Moi.*)

GENEVIÈVE.

Et puis, elle est revenue... revenue près de nous... pour...

SIMON.

(*Pour y mourir!*)

LUCIEN.

Ah!... vous savez comment elle est morte?...

SIMON.

(*Je le sais.*)

MARIOTTE, *à Frochard.*

Dites donc, moosieur, c'en est une, d'indice, ça... (*Frochard la repousse.*)

GENEVIÈVE.

Et cette mort?...

SIMON.

(*Il y a de cela onze ans.*)

LUCIEN.

Il y a onze ans!... c'est vrai!

SIMON.

(*La pauvre femme, pâle, chancelante, était venue s'asseoir là, dans ce grand fauteuil.*)

GENEVIÈVE.

Oui, elle était là!

SIMON.

(*Elle priait. — Moi, j'ai pris les deux enfants par la main, je les ai conduits devant elle...*)

LUCIEN.

Notre père nous a conduits près d'elle, c'est vrai!

SIMON.

(*Je vous ai fait mettre à genoux...*)

GENEVIÈVE.

A genoux!

SIMON.

(*Toi, ici, et toi, là...*)

LUCIEN.

C'est encore vrai!

SIMON.

(*Et, pendant que moi-même je pleurais derrière ce fauteuil, elle étendit ses deux mains sur votre tête pour vous bénir... sa bouche s'ouvrit pour parler... un dernier soupir s'échappa de ses lèvres, et son âme s'envola vers Dieu!*)

GENEVIÈVE, *dans le plus grand trouble.*

Oui, oui! c'est bien ainsi que notre mère est morte!...

LUCIEN, *de même.*

Oui, ma sœur!... c'est ainsi!...

GENEVIÈVE, *regardant Simon, qui lui tend les bras.*

Lucien, Lucien! que faut-il penser?... mais parle-moi donc!

LUCIEN.

Geneviève.. je...

FROCHARD, *vivement.*

Mais tout ce récit qu'il vous fait là, on me l'a fait cent fois, à moi!... ils étaient dix du pays présents à la mort de votre pauvre mère, et tout le monde a pu raconter ses derniers moments.

LUCIEN, *accablé.*

Il a raison!

MARIOTTE.

Eh ben... non, non!...

FROCHARD.

Hein!... (*A Simon.*) Si vous n'avez pas d'autres preuves à donner que tout ça...

SIMON.

(*Si fait!*)

LUCIEN.

Qu'est-ce donc?

FROCHARD.

Diable!

SIMON, *se redresse et s'approche de son fils.*

(*Quand tu étais tout petit, quand tu n'avais que sept ans...*)

GENEVIÈVE.

Sept ans!

SIMON.

(*Cherche dans tes souvenirs...*)

LUCIEN, *tremblant.*

Un souvenir de mon enfance?... lequel?...

SIMON, *avec dignité.*

(*Attends!...*) (*Il le prend par la main, le conduit vers le bahut de chêne et lui fait signe de l'ouvrir.*)

LUCIEN, *hésitant.*

Que... que j'ouvre ce meuble?...

SIMON.

Oui! (*Il lui fait signe de prendre un livre.*)

LUCIEN.

Que... je... prenne un livre?...

SIMON.

(Oui!)

LUCIEN.

Le... lequel?

SIMON.

(Le livre de prières.)

LUCIEN.

Le livre de prières?... oh! je crois comprendre!... *(Prenant le livre.)* Le voici.. *(Simon le saisit et l'ouvre, puis il en montre une page à Lucien.)* Cette page!... c'est celle que mon... *(Simon lui montre la croix tracée sur le livre.)* Cette croix tracée par lui!...

SIMON.

(Lis!)

LUCIEN, *au comble de l'émotion.*

Les commandements de Dieu, ma sœur!...

GENEVIÈVE, *de même.*

Ah! oui, oui!...

SIMON.

(Lis!)

LUCIEN, *lisant,*

Père et mère honoreras!... *(Poussant un cri.)* Ah! il n'y a que mon père et moi qui sachions ce secret!... c'est notre père, ma sœur, c'est notre père!... *(Il tombe en pleurant à ses genoux.)*

GENEVIÈVE.

Mon père! mon pauvre père!...

LUCIEN.

Ah! pardonnez-moi, pardonnez-moi de vous avoir si longtemps méconnu!... *(Simon le relève, et les presse tous deux dans ses bras.)*

FROCHARD, *s'oubliant.*

Diable! la partie est bien aventurée...

MARIOTTE, *bas.*

J'la crois perdue, not'maître.

FROCHARD.

Allons... j'vois décidément que je m'trompois... Mais, dites-moi, père Simon, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen d'nous entendre?

SIMON, *se levant.*

Moi!... transiger avec vous!... sortez, sortez à l'instant! (Il lui montre la porte.)

FROCHARD.

Ah! c'est la guerre que vous voulez!... Eh ben, j'l'accepte!... et je vous avertis que j'vous la f'rai bonne! *(A Mariotte.)* Allons! suis-moi, toi!... *(bas)* et pas un mot de ce qui vient de se passer ici! *(Il sort.)*

MARIOTTE, *le suivant*

Moi?... Est-ce que j'ai compris quéque chose?.. J'suis si bête! *(Elle sort.)*

SCÈNE IX.

SIMON, LUCIEN, GENEVIÈVE.

SIMON *s'assied dans le grand fauteuil et attire les deux jeunes gens auprès de lui.*

(Parlez-moi, parlez-moi, semble-t-il leur dire.)

GENEVIÈVE, *avec expansion.*

Oui, j'ai besoin de vous parler, mon père... j'ai besoin de vous dire que cet homme, ce Frochard, abusant de notre pauvreté, a voulu me forcer de devenir sa femme...

SIMON.

(Toi!... toi, sa femme!)

GENEVIÈVE.

Et, si je l'ai repoussé, ce n'est pas seulement parce que je n'ai pour lui ni affection, ni estime... si j'ai refusé sa main... c'est que j'aime...

SIMON, *montrant Lucien.*

(Lui!)

GENEVIÈVE.

Oui, lui, mon père! *(Joie de Simon, qui se lève.)*

LUCIEN.

Et il y a si longtemps que cet amour-là est notre malheur!... Mais, comprenez-vous, mon père? désormais, nous ne sommes plus attachés l'un à l'autre par cette chaîne légale, cette chaîne de fer, qui faisait de nous le frère et la sœur... Vous seul pouviez déclarer, vous seul pouviez prouver que Geneviève n'est pas votre fille... et vous voilà!... Dieu vous a rendu à notre amour!... Ah! quand je pense que, ce matin encore, nous étions à prier pour vous, à pleurer votre mort... Tenez, mon père, il me semble que je deviendrai fou de joie et de bonheur!... *(Simon lui serre la main.)*

GENEVIÈVE.

Oh! oui, oui, nous serons heureux!... Car, vous avez les preuves de ma naissance?

SIMON.

(Moi?... non.)

GENEVIÈVE, *inquiète.*

Mais vous les aurez... n'est-ce pas?... *(Simon hésite et semble chercher un moyen.)*

GENEVIÈVE.

Ah! mon Dieu!... je tremble!...

LUCIEN.

Ces papiers... ces preuves... vous savez où les trouver?

SIMON.

(Oui... là bas... à deux lieues.)

LUCIEN.

A deux lieues d'ici?...

SIMON.

(Oui... chez un homme qui écrit.)

GENEVIÈVE.

Un homme qui écrit?...

LUCIEN.

Un homme de loi?...

SIMON.

(Oui.)

LUCIEN.

Un avoué?...

SIMON.

(Non.)

GENEVIÈVE, *vivement.*

Un notaire, peut-être?

SIMON.

Oui, oui! (Il remercie Geneviève de l'avoir compris, puis il cherche de nouveau le moyen de s'expliquer.)

LUCIEN.

Le notaire vous remettra ces preuves?... il vous connaît?..

SIMON.

(Non.)

LUCIEN.

Vous avez du moins, pour lui, une lettre *(montrant Geneviève)* de son père?

SIMON.

(Non.)

GENEVIÈVE.

Mais mon père vous avait donné le moyen de faire constater ma naissance?

SIMON.

(Oui.)

LUCIEN.

Et ce moyen?

SIMON.

(Il me l'a dit, je l'ai entendu, il s'est gravé dans ma tête, il est écrit dans mon cœur... mais je suis muet à présent, et je ne peux pas, je ne peux pas le dire! (Et le vieux soldat cache en pleurant sa tête dans ses mains.)

GENEVIÈVE.

Oh! mon Dieu! tout est-il perdu?

LUCIEN, *prenant les mains de Simon.*

Voyons, voyons, mon père, il ne faut pas désespérer encore. *(Simon le regarde avec doute.)*

LUCIEN.

Ce que vous aviez à dire au notaire, est-ce une date? une époque?... vous pourriez lui faire comprendre cela

SIMON.

(Non.)

LUCIEN.

Est-ce un lieu convenu, pour y remettre cet écrit?... vous auriez pu l'y conduire.

SIMON.

(*Ce n'est pas cela...* (*Puis, montrant le portrait de Catherine.*) (*Elle, c'est la mère... Eh bien, sa mère, à elle... il faut que je la nomme !*)

GENEVIÈVE.

Le nom de ma mère ?...

SIMON.

(*Oui, oui !*)

LUCIEN, *avec effroi.*

Un nom !... un nom !... mais c'est impossible !...

SIMON.

(*C'est impossible !*) (*Il retombe accablé sur le fauteuil.*)

GENEVIÈVE.

Que dis-tu ?...

LUCIEN, *allant à lui.*

Cherchez bien, mon père... y a-t-il ici, dans le pays, quelqu'un qui porte aussi ce nom ?... quelqu'un que vous puissiez montrer du doigt, pour suppléer à la parole ?...

SIMON.

(*Non !... personne !*)

GENEVIÈVE, *désespérée.*

Mais alors, il ne pourra pas nous sauver !... il ne le pourra pas !

SCÈNE X.

Les Mêmes, GERMOND.

LUCIEN, *allant à lui.*

Que désirez-vous ?...

GERMOND, *au fond.*

C'est moi, monsieur... moi, qui viens remplir un devoir pénible... et vous signifier qu'à défaut de paiement de sommes importantes dues par vous... vous êtes sous le coup d'une expropriation immédiate.

LUCIEN.

Vous êtes donc ?...

GERMOND.

Maître Germond... (*A ce nom, Simon relève tout à coup la tête.*) le notaire de monsieur Frochard. (*Simon se lève et va à Germond, étonné de ce brusque mouvement.*)

LUCIEN.

C'est mon père, monsieur... mon père, qu'une terrible émotion a privé de la parole. (*Simon demande à son fils que Germond répète son nom.*)

LUCIEN.

Je crois comprendre, monsieur, que mon père vous prie de vouloir bien répéter votre nom.

GERMOND.

Maître Germond. (*Grande joie de Simon, qui embrasse ses enfants.*)

SIMON, *à Germond.*

(*Alors, vous avez dans les mains des papiers écrits par un général ?*)

LUCIEN.

Un général !... Mon père vous rappelle, monsieur, que vous avez dû recevoir le testament d'un général...

GERMOND.

Du général Roquebert ?... (*Mouvement marqué de Simon.*) Est-ce un testament ?... Je l'ignore... J'ai reçu, en effet, un paquet cacheté, et une lettre confidentielle... Cette lettre m'ordonnait de n'ouvrir le paquet qu'en présence du général, ou, à défaut de lui-même, en présence de la personne qui me dirait un nom... un nom qui a été placé sous la sauvegarde du ministère dont je suis investi, et que le général a confié à mon honneur... Ce que renferment ces papiers, nul ne le sait, nul n'a le droit de le savoir jusqu'au jour où le nom d'une grande famille sera prononcé devant moi, par l'envoyé de celui qui n'est plus. (*Simon lui fait comprendre que ce nom, c'est à lui qu'il a été confié.*) A vous !... privé de la parole !... (*Vivement, après une pause.*) Mais j'y pense !... ce nom, que vous ne pouvez dire... votre main peut le tracer !...

GENEVIÈVE, *avec joie.*

Ah !

LUCIEN, *de même.*

Mon père !...

GERMOND, *qui a pris une plume sur la table, et qui la lui présente.*

Écrivez, monsieur, écrivez !... (*Désespoir de Simon, qui jette la plume loin de lui et tombe sur une chaise. — Lucien et Geneviève se pressent contre lui.*)

SCÈNE XI.

Les Mêmes, PICARD.

PICARD, *au fond.*

C'est ici que je dois trouver, m'a dit une brave fille, le caporal Simon... (*A Germond qui est allé au-devant de lui.*) Le caporal Simon, monsieur ?...

GERMOND.

Le voici, monsieur.

PICARD.

Caporal Simon... je désire vous parler... à vous seul...

SIMON.

(*A moi ?*)

PICARD.

Ce que j'ai à vous dire est important... et...

GENEVIÈVE.

Pardon, monsieur Picard, c'est que...

PICARD.

Laissez-moi faire, mamzelle... je crois que c'est une heureuse nouvelle que j'apporte.

LUCIEN.

Nous vous laissons, monsieur Picard...

GERMOND.

Je me retire.

LUCIEN.

Monsieur... monsieur, encore un instant, je vous en conjure... mon père n'est pas un imposteur... Dieu lui enverra peut-être un moyen de nous sauver.

GENEVIÈVE.

Daignez nous suivre, monsieur... et, si le ciel ne nous vient pas en aide, nous tâcherons, à force de résignation, de vous rendre moins pénibles les mesures rigoureuses que vous avez à prendre contre nous.

GERMOND.

Tout à vous, mademoiselle... j'attendrai.

GENEVIÈVE.

Courage, mon père !... (*Ils sortent tous les trois par la gauche.*)

SCÈNE XII.

SIMON, PICARD.

PICARD, *après avoir déposé son fusil.*

Caporal Simon... on vous a accusé d'un vol que vous n'avez pas commis... (*Mouvement de Simon.*) Vous ne l'avez pas commis, je le sais... je le prouverai... Oui, oui... je le prouverai... et, s'il leur faut un coupable... eh bien... (*se frappant la poitrine*) je leur en donnerai un.

SIMON.

(*Me justifier !... vous ?*)

PICARD.

Ça vous étonne, que je vienne ainsi prendre votre parti... C'est mon devoir... Ça le serait, quand même je ne vous connaîtrais pas... quand je n'aurais pas été soldat comme vous.

SIMON.

(*Vous me connaissez ?*)

PICARD.

Souvenez-vous du 8 octobre 1807... souvenez-vous du jour où vous aviez une pauvre petite fille bravement assise sur votre sac, au milieu des balles... Souvenez-vous du chasseur qui vous est venu en aide... et maintenant, mon vieux camarade, regardez-moi bien en face !

SIMON, *qui a été très-agité pendant tout ce qui précède, regarde longtemps Picard ; puis, il rappelle par signes que Picard a reçu deux coups de feu dans la poitrine.*

PICARD.

Deux balles... en pleine poitrine... c'est ça même... Je m'étais d'abord évanoui... le sang m'étouffait... Je voyais, j'entendais, mais je ne pouvais faire aucun mouvement... D'ailleurs, on ne me remarquait guère, vu qu'on venait d'apporter mourant le général Roquebert... même qu'il vous appela auprès

de lui... et auprès de moi, ma foi... Car, dans ce moment-là, le général et le soldat ne valaient guère mieux l'un que l'autre .. (*Plus triste.*) Je me trompe... le soldat valait de plus les quelques années de malheur que le ciel lui donnait encore à vivre... car votre pauvre général expira dans vos bras... (*Négligemment.*) A telles enseignes, qu'il vous dit un mot, un nom....

SIMON, *très-ému.*

(*Vous avez entendu ce qu'il disait?*)

PICARD.

Oui, j'ai entendu... (*S'excusant.*) Oh! bien malgré moi, je vous jure. . Mais, dame, je ne pouvais pas bouger...

SIMON.

(*Et ce nom... est-ce que vous l'avez encore présent à la mémoire?*)

PICARD.

Si je m'en souviens?... Ma foi, oui... parfaitement.

SIMON.

(*Répétez-le, répétez-le!*)

PICARD.

Que je le dise?.... Si je ne me trompe pas, c'est Mina de Rantzberg.

SIMON, *au comble de la joie.*

(*Et vous consentiriez à le répéter, ce nom, devant tout le monde?*)

PICARD.

Vous me demandez si je prononcerais ce nom?... mille fois, si ça vous oblige... Mais c'est pas pour ça que je suis venu, c'est pour...

SIMON, *hors de lui, serre les mains de Picard avec transport.*

(*Vous parlerez, n'est-ce pas, vous parlerez?*)

PICARD.

Oui, oui, je parlerai... je le promets. (*Et Simon s'élance dans la chambre où sont Lucien, Geneviève et le Notaire. Au même moment, Frochard paraît sur le seuil de la porte et s'élance vers Picard.*)

SCENE XIII.

FROCHARD, PICARD.

FROCHARD, *à voix basse.*

Et moi, monsieur Picard, je vous défends de répéter ce nom!

PICARD, *se retournant.*

Vous!

FROCHARD.

J' vous défends de le prononcer!...

PICARD.

Je le prononcerai, monsieur!...

FROCHARD.

Soit... Mais, à mon tour, j'en dirai un autre!... celui du voleur!... celui de votre fils!...

PICARD.

De mon fils! .. Ce n'est pas lui, monsieur, ce n'est pas lui!... Et la preuve?

FROCHARD.

La preuve, la voilà... cette lettre, qu'il m'a écrite lui-même, c'est l'aveu de son crime.

PICARD.

Mon fils!... il a écrit cela!... Oh! le malheureux, le malheureux!

FROCHARD.

Ils reviennent!... Secret pour secret... et souvenez-vous-en bien!...

SCENE XIV.

LES MÊMES, SIMON, GENEVIÈVE, LUCIEN, GERMOND. (*Frochard est remonté au fond.*)

SIMON.

(*Ivre de joie, les amène et court à Picard, auquel il serre les mains.*)

LUCIEN, *très-ému.*

Monsieur!... ce que nous a fait comprendre mon père, est-il vrai?

GENEVIÈVE.

Est-il vrai que ce nom, qui est notre salut, vous l'ayez entendu comme lui?

PICARD, *troublé.*

Moi?

LUCIEN.

Est-il vrai que vous soyez prêt à le répéter?

SIMON.

(*Parlez, parlez!*)

PICARD.

Moi?... je... (*Frochard lui montre de loin la lettre. Après un combat silencieux.*) Je n'ai rien à dire.

TOUS

Rien!...

SIMON.

(*Saisi de stupeur, il semble dire : Tout à l'heure, là, vous me disiez que vous alliez parler, vous me l'avez promis, vous me l'avez juré. Et il montre ses enfants qui implorent comme lui Picard.*)

PICARD, *à part.*

Il me brise le cœur!

GERMOND.

Si vous savez ce secret, monsieur, parlez, au nom de votre honneur!

PICARD, *ébranlé.*

Mon honneur!

FROCHARD, *vivement.*

Oui!. , au nom de cet honneur, que vous devez transmettre à votre fils!

PICARD, *à part.*

Mon fils!... mon fils!... (*Frochard lui montre de nouveau la lettre. Simon l'interroge du geste.*) Je n'ai rien à dire.

SIMON.

(*Tout est perdu!*)

SCENE XV.

LES MÊMES, MARIOTTE, POTICHON, UN HUISSIER, DES RECORS, GENDARMES, PAYSANS *et* PAYSANNES.

POTICHON, *accourant.*

Monsieur Lucien!...

MARIOTTE, *de même à Geneviève*

Ah! mamzelle, mamzelle!

POTICHON, *à Lucien.*

Un huissier!... des gens de justice!...

FROCHARD.

Qui viennent exécuter le jugement.

MARIOTTE, *à Geneviève.*

Et encore les gendarmes, qu'on a eu l'infamie de prévenir, et qui viennent arrêter c'brave homme!

PICARD.

L'arrêter!... lui!... (*A Frochard.*) Pour le coup, c'en est trop!... c'en est trop, monsieur!...

FROCHARD.

Hein!...

PICARD, *d'un ton ferme.*

Relevez la tête, mon brave camarade!... j'vas vous rendr' l'honneur, moi!...

FROCHARD.

Vous oserez!

PICARD.

Si l'argent volé s'est trouvé dans son sac, à lui... c'est que je l'y avais mis, entendez-vous!... (*Aux gendarmes.*) Et si vous voulez connaître le voleur... (*prenant son fusil*) suivez-moi . . (*Il s'élance au dehors, suivi des gendarmes. On entend un coup de feu. Tous se précipitent vers la porte.*)

GERMOND.

Mort!...

TOUS.

Mort!

FROCHARD.

Mort! (*A part.*) Personne ne dira plus ce nom maudit! (*Simon, resté seul au milieu du théâtre, tombe sur une chaise à gauche, le front sur la table. Ses enfants courent à lui.*)

ACTE IV.

Chez Taverny

Un parterre, à l'entrée du château. — A droite, un pavillon avec perron. — Au fond, une grille, qui tourne à angle droit, descend vers le public, tourne de nouveau à gauche, et va se perdre dans la coulisse. Derrière la grille du fond, le parc ; à gauche, la campagne. La porte de la grille est à gauche, en deuxième plan, et derrière cette porte est un banc de pierre. Au milieu du théâtre, un banc de jardin. Quelques chaises au bas du perron.

SCÈNE I.

FROCHARD, MARIOTTE.

FROCHARD, *en dehors de la grille.*

A deux lieues du village, à main droite... C'est bien ici, (*Il sonne.*)

MARIOTTE, *accourant.*

Voilà ! voilà !

FROCHARD.

Tiens ! c'est la Mariotte !...

MARIOTTE.

Qui qu'il faut annoncer, m'sieur ?...

FROCHARD.

Comment ! qui ?... est-ce que tu ne me reconnais plus, à c'te heure ?

MARIOTTE.

Tiens ! c'est m'sieu Frochard ! ..

FROCHARD.

Voyons, ouvre-moi donc. (*Elle ouvre la grille et il entre.*) Ah çà, tu es donc chez monsieur Taverny ?...

MARIOTTE.

Depuis que vous avez chassé la famille Simon, j'ai vu que décidément j'étais trop bête pour rester chez vous... et je me suis offerte ici, chez les nouveaux maîtres du château... Comme y ne sont arrivés dans le pays que d'puis peu, la maison n'est pas au complet, et y nous ont pris, Petichon et moi... lui, comme domestique, moi, comme fille de basse-cour... Oui, c'est moi qu'est la femme de ménage des poules... elles me ressemblent pour l'intelligence, nous nous comprenons, et ça va... Mais bien des pardons de ne pas vous avoir reconnu tout de suite... Dame ! je ne vous avais jamais vu en beau monsieur comme ça, avec un vrai chapeau.

FROCHARD.

Quand je viens chez un monsieur, dans un château, tu vois, je prends les beaux habits et les bonnes manières du grand monde...

MARIOTTE, *le regardant.*

Oh ! oui, vous avez des beaux habits.

FROCHARD.

Et des bonnes manières.

MARIOTTE.

Oh ! pour ça, vous avez des beaux habits.

FROCHARD.

Que diable ! il est temps que je tienne mon rang... et, ma foi, je me suis débarrassé de la vieille défroque... Mais c'est pas tout ça qui m'amène... Monsieur Taverny ?...

MARIOTTE.

Oh ! ça regarde messieurs les domestiques, qui sont dans l'antichambre... moi, je ne suis que pour les poules... (*Criant.*) Eh ! messieurs les domestiques !

FROCHARD.

Il n'est donc pas au château ?

MARIOTTE.

Non... il se promène dans le parc.

FROCHARD.

Alors, va le prévenir toi-même... je l'attends ici...

MARIOTTE.

J'y vas, m'sieur... et puis, j'irai rejoindre mes poules... Oh ! qu'vous avez t'y donc des beaux habits ! (*Elle sort.*)

SCÈNE II.

FROCHARD, *puis* TAVERNY.

FROCHARD.

Que diable ce monsieur Taverny peut-il me vouloir ?... Ça aurait-il rapport à la famille Simon ?... Oh ! non... Le garçon est parti pour Grenoble, où qu'on dit qu'il va chercher un engagement .. le vieux et la petite ont quitté le village, y a quatre jours, ils se promènent sur la grande route... et, quand ils seront bien fatigués de marcher comme ça, ils me reviendront, et... Ah ! v'là le châtelain.

TAVERNY, *entrant.*

Monsieur... Frochard...

FROCHARD.

Adjoint au maire.

TAVERNY.

Ma lettre a dû vous étonner, monsieur... car je n'ai pas l'avantage de vous connaître... Aussi, c'est à l'officier municipal que je me suis adressé, et de qui je désire obtenir quelques renseignements...

FROCHARD.

Parlez, m'sieur Taverny... C'est-y pour l'entretien des chemins vicinaux ?.. C'te année-ci, les prestations en nature...

TAVERNY.

Non, monsieur,... les informations que j'ai à recueillir... concernent la famille de... ce général Roquebert, dont vous êtes l'héritier...

FROCHARD.

L'unique, monsieur.

TAVERNY, *lentement, en le regardant.*

En êtes-vous bien sûr ?..

FROCHARD *effrayé.*

Hein !... (*A part.*) Attention, Frochard !

TAVERNY, *l'observant.*

Je crois savoir que le général a laissé une fille...

FROCHARD, *vivement.*

Connais pas !

TAVERNY.

Une fille, née...

FROCHARD.

En Allemagne !.. connais pas !.

TAVERNY.

Comment savez-vous qu'elle est née en Allemagne ?..

FROCHARD.

Dame ! ... c'est des bruits comme ça dans le pays.

TAVERNY.

Eh bien, c'est de cette fille, de cet enfant, que j'avais à vous entretenir.. .

FROCHARD, *à part.*

Comment ! encore un qui s'y intéresse !

TAVERNY.

Et vous pouvez me rendre un bien grand service, en me faisant connaître le lieu et la date... de sa mort.

FROCHARD.

De sa mort !

TAVERNY, *vivement.*

Existerait-elle ?

FROCHARD.

Non pas !

TAVERNY, *appuyant sur chaque mot.*

Jamais la fille du général n'a paru dans le pays ?

FROCHARD.

Jamais !

TAVERNY.

Aucune trace de son existence ?

FROCHARD.

Aucune !

TAVERNY.

Si elle vivait dans ce pays... sous un nom, dans une condition quelconque... vous le sauriez ?

FROCHARD.

Le premier !

TAVERNY, *à part, respirant.*

Ah !.. (*Haut et prenant tout à coup un visage plus enjoué.*) Vous nous restez, n'est-ce pas, monsieur Frochard ?... j'ai invité quelques voisins à dîner...

FROCHARD.

Ah ! monsieur !.. c'est ben de l'honneur !..

TAVERNY.

Oui, je veux animer ce château... Madame Taverny, qui souffre d'une affection nerveuse, a besoin de distractions

FROCHARD, *s'égayant aussi.*

Nous la distrairons, m'sieur Taverny, nous la distrairons... (*A part.*) Je mettrai mon écharpe... (*Haut.*) Mais, si vous le permettez, j'ai d'abord une petite course à faire dans les environs.

TAVERNY.

Comment donc! à votre aise...

FROCHARD, *à part.*

Le cantonnier, qui doit me donner des nouvelles de la petite... (*Sortant.*) A bientôt, m'sieur Taverny...

TAVERNY.

Nous disons à six heures...

FROCHARD.

A six heures!.. je serai ici à quatre heures moins un quart. (*Il sort à gauche.*)

SCENE III.

TAVERNY, *puis* MINA.

TAVERNY, *après une pause.*

Elle n'existe plus!...

MINA, *sortant du pavillon.*

Monsieur Taverny...

TAVERNY, *se retournant.*

Vous, Mina!

MINA.

Est-ce vrai, monsieur?... des invitations!... du monde ici!

TAVERNY, *lui prenant les mains*

Oui, ma chère Mina... Vous n'auriez pas consenti à cette réunion... mais le docteur, que j'ai fait appeler ce matin, et qui est encore au château, m'a dit qu'il fallait faire violence à ces tristesses obstinées, qui repoussent toutes consolations... et j'ai dû vous tromper.

MINA, *résignée.*

C'est bien mon ami... c'est bien .. Je recevrai ceux que vous avez invités, et je m'efforcerai de leur sourire, je vous le promets. S'il est, parmi tout ce monde, quelque heureuse mère, montrant à tous les yeux sa joie et son orgueil... oh! je ne vous promets pas d'avoir un regard pour la belle jeune fille suspendue à son bras... Non, ne me demandez pas un tel effort... mais, à la mère, je tendrai une main amie, et je prierai Dieu tout bas d'épargner ce bonheur immense refusé à tant d'autres... je vous le promets.

TAVERNY.

Je vous remercie, Mina, de ce que vous me dites là... j'aime à vous voir, sinon moins triste, du moins plus calme... Maintenant, écoutez-moi. (*Redoublant de douceur et de ménagement.*) L'incertitude était pour vous le plus cruel supplice, et vous paraissiez envier le sort des mères dont les enfants sont près de Dieu...

MINA.

Oui... Car, si mon enfant était aux pieds d'un Dieu de miséricorde, il ne me resterait que le pieux souvenir, ce culte de tous les instants, seconde religion des mères... (*S'animant.*) Mais, si elle existe... où est-elle?.. dans la misère!... la souffrance!... ou la honte!... Oh! c'est horrible à penser!...

TAVERNY

Eh bien .. après onze années de larmes, n'en doutez plus, Mina... la fille du général Roquebert est bien morte!

MINA.

Morte! (*Elle tombe sur le banc et se couvre la figure de ses mains.*)

TAVERNY *debout, lui tenant les mains.*

On ne console pas une mère qui pleure son enfant... on respecte sa douleur, et on laisse couler ses larmes. (*Il lui baise le front et s'éloigne.*)

SCENE IV.

MINA, SIMON, GENEVIÈVE, *puis* MARIOTTE. (*Geneviève paraît à gauche, derrière la grille, soutenant Simon qui chancelle.*)

GENEVIÈVE, *effrayée.*

Mon père!... mon père! .. qu'avez-vous donc? (*Simon se laisse tomber sur le banc extérieur, en portant la main à sa poitrine.*) Ah! mon Dieu!... une ancienne blessure, peut-être!

SIMON

(*Oui.*)

GENEVIÈVE.

Qui vient de se rouvrir!...

SIMON.

(*Là!*)

GENEVIÈVE, *à genoux près de Simon.*

Et personne!... personne!... Ah! cette grille!... si j'osais?.. je ne puis laisser expirer mon père! (*Elle sonne.*)

MARIOTTE, *accourant.*

Voilà!... voilà!

GENEVIÈVE.

Mariotte!...

MARIOTTE.

Ah! bah!... mamzelle Geneviève!... Le père Simon!... (*Elle ouvre.*)

GENEVIÈVE.

Du secours! vite, du secours, Mariotte!... mon père souffre!

MINA, *relevant la tête.*

Qu'est-ce?... que se passe-t-il?

MARIOTTE, *allant à Mina.*

C'est ce pauvre cher homme, madame, qui vient de tomber là, sur ce banc!... (*Mina fait quelques pas.*) Et puis, cette brave jeune fille...

MINA, *s'arrêtant et détournant les yeux.*

Une jeune fille!... (*A Mariotte.*) Appelez, mon enfant, qu'on vienne à leur secours!... qu'on avertisse le docteur, qui est au château... hâtez-vous!

MARIOTTE, *pendant que Geneviève prend soin de Simon.*

Oui, madame, oui... (*Appelant.*) Eh! messieurs les domestiques!... par ici! (*Deux domestiques accourent.*) Vite! soutenez ce brave homme, et conduisez-le jusqu'au médecin... c'est madame qui l'a dit... (*Pendant que les domestiques emmènent Simon.*) Eh! doucement donc, imbéc... (*se reprenant*) Messieurs les domestiques!

GENEVIÈVE, *de loin et presque à voix basse.*

Oh! merci, madame!... merci, ma bonne Mariotte! (*Les domestiques sortent par la droite, derrière le pavillon, en soutenant Simon, qu'accompagne Geneviève.*)

SCÈNE V.

MINA, MARIOTTE.

MINA.

Vous connaissez donc ces malheureux?...

MARIOTTE.

Oui, madame, certainement... c'est des braves gens, qu'on a chassés d'leur maison...

MINA.

Chassés!

MARIOTTE.

Tous .. le père, le garçon, la jeune fille .. un ange de bonté, de douceur, quoi!... Ah! si vous la connaissiez, madame!... bien sûr que vous vous intéresseriez à elle.

MINA.

Moi!

MARIOTTE.

Eh! tenez, la voilà.

SCENE VI.

MINA, GENEVIÈVE, MARIOTTE.

MARIOTTE, *allant à Geneviève, qui s'est arrêtée près du perron.*

Eh bien?... comment que ça va? ..

GENEVIÈVE.

Le médecin m'a assuré que ce ne serait rien... mais un pansement était nécessaire, et il m'a éloignée.

MARIOTTE, *allant à Mina.*

Ce ne sera rien, madame... Mais ils sont bien malheureux, allez... chassés de chez eux, que je vous dis!... sans asile... (*plus bas*) et p't-être sans pain!...

MINA.

Ah!... (*Elle tire sa bourse, qu'elle remet à Mariotte, sans tourner la tête.*) Donnez .. donnez-lui.

MARIOTTE.

Oh! bien des mercis, madame!... (*Elle va pour présenter la bourse à Geneviève. Celle-ci, qui s'était assise au bas du perron, se lève, la regarde ; Mariotte s'arrête interdite.*) Lui faire comme ça l'aumône?... c'est que je n'ose pas, moi... (*Retournant à Mina, et à demi-voix.*) Madame... vaudrait-il mieux p't-être... que ça soye vous-même... (*Mina reprend la bourse. Mariotte fait signe à Geneviève d'approcher, et Mina lui tend la bourse, sans la regarder. Geneviève semble blessée d'abord; mais, réprimant

aussitôt son mouvement, elle se baisse, sans toucher à la bourse, et baise la main de Mina, qui tressaille tout à coup.)

MARIOTTE, *bas et timidement.*

Vot' bourse... ce n'est peut-être pas assez... Y me semble... quoique je sois bien bête... y me semble qu'un regard de bonté et de compassion...

MINA, *à part.*

La regarder!... la. (*Elle fait un effort sur elle-même, et regarde enfin Geneviève.*)

GENEVIÈVE.

Pardon, madame... mais mon père... peut être inquiet... et je vous demande la permission...

MINA, *les yeux fixé sur elle, et d'une voix émue.*

Non... restez... restez!... (*A Mariotte, sans cesser de regarder Geneviève.*) Allez dire à son père qu'elle est ici, près de moi... allez!

MARIOTTE.

Oui, madame... (*A part, en sortant.*) Tiens! tiens!

SCENE VII.

MINA, GENEVIÈVE.

MINA, *regardant toujours Geneviève.*

Mon Dieu!... mais pourquoi donc cela?... Depuis onze ans, vous le savez, mon Dieu! c'est la première fois que je regarde ainsi un autre visage... que le visage inconnu de mon enfant!...

GENEVIÈVE, *à elle-même.*

Que de bonté, que de douceur dans ses yeux!

MINA.

Vous vous nommez, mademoiselle?...

GENEVIÈVE.

Geneviève.

MINA.

Répétez ce nom.

GENEVIÈVE.

Geneviève, madame...

MINA, *à elle-même.*

Mon Dieu!... mais c'est la première fois que j'écoute ainsi une autre voix que le cri douloureux de mon cœur!... (*La prenant par la main.*) Venez... venez... là, près de moi... je vous en prie.

GENEVIÈVE, *s'asseyant.*

Je n'ose...

MINA.

Et parl z-moi, parlez-moi encore.

GENEVIÈVE.

Que vous dire, madame?

MINA.

Oh! n'importe!... Si vous étiez riche, et que vous vissiez passer une pauvre mendiante ayant faim, ayant froid, vous lui donneriez, n'est-ce pas?...

GENEVIÈVE.

Oh! oui, certes!

MINA.

Il est dans ce monde, Geneviève, d'autres souffrances que la misère et la faim... Si l'on vous disait : Voilà une malheureuse femme qui, depuis onze ans, n'a pas cessé un seul jour, un seul instant, de souffrir, de pleurer!... et que votre voix, ainsi qu'une musique céleste, pût seule bercer et endormir sa douleur... est-ce que vous refuseriez de parler pour cette pauvre affligée?.. non, n'est-ce pas?... Eh bien, cette femme, elle est là, devant vous, éprouvant un charme inexplicable à vous regarder et à vous entendre... elle est là, elle vous écoute!... parlez donc, parlez encore, parlez toujours!

GENEVIÈVE.

Vous, madame!... vous avez pleuré, vous avez souffert!... peut être même, en ce moment!...

MINA.

Non... puisque vous parlez, et puisque j'écoute.

GENEVIÈVE.

Est-ce que... Oui, je crois comprendre!... vous avez sans doute perdu quelqu'un qui vous fut cher!...

MINA, *avec force.*

Oui!... ma fille, entendez-vous!... ma fille, qui aurait aujourd'hui votre âge!... que je serrerais dans mes bras, comme je vous... (*La repoussant doucement.*) Non!... je ne peux pas... je n'ai pas le droit de voler votre mère!...

GENEVIÈVE, *tristement.*

Ma mère?...

MINA.

Vous l'avez encore, n'est-ce pas?... et elle vous aime bien?...

GENEVIÈVE.

Je ne l'ai jamais connue, madame.

MINA, *relevant tout à coup la tête, et tremblant d'émotion.*

Jamais!.. vous n'avez jamais connu votre mère, dites-vous?...

GENEVIÈVE.

Non, madame... Mais, mon Dieu! qu'avez-vous donc?...

MINA, *respirant à peine.*

Oh! il ne faut pas avoir peur de moi... parce qu'il y a des moments... où je suis folle.. (*A elle-même.*) Oh! oui, bien folle, en effet!... (*A Geneviève.*) Cependant, cette mère... que vous n'avez jamais vue... quelqu'un a dû la connaître, et vous en parler!... eh! dites, dites!...

GENEVIÈVE.

Jamais... ni à moi... ni à mon frère.

MINA, *retombant accablée.*

Ah! vous avez un frère?... je vous disais bien, je suis folle.

GENEVIÈVE.

Mon frère, qui est parti et qui ne revient pas... il est allé à Grenoble... pour s'engager, dit-on, et nous envoyer le prix de sa liberté!... (*Avec énergie en se levant.*) Oh! non, non! je ne veux pas!... plutôt mourir de faim!...

MINA, *la suivant.*

Oh! taisez-vous! taisez-vous!...

FROCHARD, *paraissant à la grille, et appelant un domestique.*

Hé! mon garçon!... (*Le domestique vient lui ouvrir.*)

GENEVIÈVE, *le reconnaissant, et avec effroi.*

Encore lui!

MINA.

Qui donc?

GENEVIÈVE, *se levant.*

C'est l'homme qui nous a chassés!... Oh! sa vue me fait mal!

MINA.

Eh bien!... venez... suivez-moi... puis, je reviendrai prier mon mari de le congédier... venez! (*Elle l'entraîne à droite dans le pavillon.*)

FROCHARD, *les regardant sortir.*

Tiens! tiens!... Geneviève, avec la dame du château!..

SCENE VIII.

FROCHARD, LE DOMESTIQUE, *puis* SIMON *et* TAVERNY.

FROCHARD, *au domestique.*

Dis donc, mon garçon... qu'est-ce que cette jeune fille?...

LE DOMESTIQUE.

Cette jeune fille?... elle s'est présentée ici avec son père. — Des vagabonds, des mendiants, que madame a recueillis.

FROCHARD, *à part.*

Ah! ah!... vagabondage et mendicité. (*Taverny paraît avec Simon, qui semble chercher autour de lui.*)

TAVERNY.

Votre fille?... C'est ici que vous l'avez laissée, mon brave homme?... (*Au domestique.*) Etienne, appelez. (*Le domestique sort.*)

FROCHARD, *avec douceur, à Simon.*

Ah! vous allez dire encore que je vous persécute... mais dame! c'est votre faute, aussi... je suis adjoint au maire, moi... et... comme la mendicité est interdite dans le département...

SIMON.

(*La mendicité!...*)

TAVERNY.

Pardonnez-moi, monsieur Frochard, d'intervenir dans cette affaire... mais, la fortune dont je jouis, je l'ai acquise en suivant les armées d'une autre époque.. et une part de cette fortune revient de droit aux vieux soldats que je rencontre pauvres et infirmes. (*Simon le regarde avec étonnement et reconnaissance.*)

FROCHARD, *à part.*

Mais quoi qu'il a donc de si intéressant, ce vieux fantassin?...

TAVERNY.

Oh! ce n'est pas moi qu'il faut remercier, mon ami... (*D'un ton pénétré.*) Ce sont eux, nos vieux camarades, qui n'ont pas revu le ciel de la France, et dont le souvenir m'a toujours bien

inspiré... Vous serviez dans... quelle brigade?... (*Simon indique sur ses doigts le chiffre du régiment.*)

TAVERNY.

Quatrième brigade!... Vous avez donc servi sous les ordres du général Ferrier, aujourd'hui en retraite?...

SIMON.

(*Oui... oui!..*)

TAVERNY, *plus triste.*

Puis... et plus tard, après lui... un autre... (*Après une pause, changeant de ton.*) Eh bien, monsieur Frochard?...

FROCHARD, *gaîment.*

Eh bien, monsieur Taverny...

SIMON, *insistant.*

(*Un autre, avez-vous dit?...*)

TAVERNY.

Cet autre?... le meilleur des amis... le brave Roquebert... Vous l'avez connu aussi?...

SIMON.

(*Votre ami!... à vous!... ah! oui! je me rappelle à présent!...*)

TAVERNY.

Mais, vous même... cette émotion, au seul nom de Roquebert!..

FROCHARD, *à part.*

Diable! ça va mal!...

TAVERNY.

Qu'était-il donc pour vous?...

SIMON.

(*Plus qu'un ami!... une idole!... un Dieu!... C'est dans mes bras qu'il est mort!*)

TAVERNY.

Mort dans vos bras!...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MINA.

MINA, *qui allait vers Taverny, s'arrêtant au bas du perron.*

Qu'est-ce donc?

SIMON, *vivement.*

(*Mais, alors, vous serez son soutien?... son défenseur?...*)

TAVERNIER.

Il semble implorer ma protection... pour qui?...

FROCHARD.

Pour lui sans doute... pour lui-même, pardien!

SIMON.

(*Non... non!... mais lui... celui qui portait des épaulettes... une épée... qui commandait à tous... celui qui est mort..*)

TAVERNY.

Le général Roquebert... je comprends bien...

MINA, *à part.*

Roquebert!... que signifie?

TAVERNY, *tristement.*

Mais le général est mort, mon pauvre ami...

SIMON.

(*Mais l'enfant!... la fille du général!...*)

TAVERNY.

Sa fille!... (*A ce mot, Mina laisse échapper un cri; Taverny court à elle, lui saisit la main, qu'il ne lâche plus, et à demi-voix.*) Silence, madame!.. (*Il lui montre Frochard. Simon, qui avait marché vers Frochard, comme pour le prendre à témoin de l'existence de Geneviève, s'est retourné au cri de Mina. Il s'avance vers elle, et la regarde avec étonnement.—A Simon, d'un ton bref.*) Madame Taverny!... ma femme! (*Simon semble dire: Je ne la connais pas.*) C'est bien, mon brave, c'est bien... monsieur l'adjoint vous pardonne.

FROCHARD.

Oui, oui, certainement!... certainement!

TAVERNY.

J'aurai soin de vous... Allez, laissez-nous.

SIMON.

(*Mais, vous ne m'avez donc pas compris!... l'enfant!... sa fille!*)

MINA, *bas, et toujours comprimée par Taverny.*

Monsieur! monsieur!... regardez-le donc!

TAVERNY.

Eh bien! quoi?... le général a eu un enfant... je le sais... (*Montrant Frochard.*) Monsieur lui-même, le sait... mais cet enfant!...

FROCHARD.

Cet enfant est mort!

SIMON.

(*Non!*)

TAVERNY, *à part.*

Vivante!

MINA, *d'une voix étouffée.*

Ma fille! ma fille existe!

FROCHARD, *à part.*

Me v'là ruiné!

SIMON.

(*Eh bien? — Avez-vous compris?*) (*Silence général.*)

MINA, *tremblante.*

Il vous demande, monsieur, si vous avez compris?...

FROCHARD, *à part.*

Pardieu!... Et que trop! (*Tous les regards sont fixés sur Taverny.*)

TAVERNY, *après un instant de réflexion, d'un ton calme.*

Non.

FROCHARD, *à part, se redressant tout à coup.*

Non?...

MINA.

Mais, monsieur!

TAVERNY, *à Simon.*

Je ne vous comprends pas.

SIMON.

(*Ah! malheureux!... plus de parole!... et mes gestes, mes regards sont impuissants!... (Cherchant autour de lui.) Mina où est-elle? où est-elle donc?*)

TAVERNY.

Calmez-vous... Vous avez sans doute quelque importante révélation à me faire... peut-être un service à me rendre...(*Le congédiant et voulant emmener sa femme.*) Eh bien, plus tard, mon ami, plus tard...

SIMON.

(*Non! (Il fait de nouveaux efforts. Il montre l'enfant, jeune encore, confiée à lui-même. Il raconte le combat, où, portée sur son dos, elle riait au milieu des balles qui sifflaient à ses oreilles. Puis, il montre l'enfant grandissant peu à peu, et devenant une belle jeune fille. Alors, s'adressant à Taverny, il semble lui demander encore : Avez-vous compris?*)

TAVERNY, *implacable.*

Je ne vous comprends pas.

MINA, *bas.*

Mais, monsieur, c'est ma fille, ma fille!

TAVERNY, *avec force.*

Je ne vous comprends pas! (*Simon semble s'accuser lui-même, se frappe la poitrine avec rage et tombe assis accablé sur une chaise à gauche.*)

MINA.

Ah! c'en est trop!... (*Elle va parler.*)

TAVERNY, *l'arrêtant, et bas.*

Madame!... songez à mon honneur!

MINA.

Oui, votre honneur, monsieur!...

TAVERNY, *bas.*

Et à votre serment, madame! (*Elle baisse la tête.*)

FROCHARD, *à part.*

Ah çà, quel intérêt a-t-il à ne pas comprendre?...

TAVERNY, *haut.*

Mais voici l'heure où nos invités vont arriver... Allons, monsieur Frochard... (*Le prenant à part.*) Vous désirez que cet homme quitte le pays?... je le veux aussi!...

FROCHARD, *étonné.*

Vous!...

TAVERNY.

Qu'on lui donne de l'argent, tout l'argent qu'il voudra... mais qu'il parte!... (*Il va auprès de Mina.*)

FROCHARD, *à part.*

Il est avec moi!... C'est pour le coup que je n'y suis plus du tout!

TAVERNY.

Monsieur Frochard, allez m'attendre dans mon cabinet... moi, j'ai quelques ordres à donner.

FROCHARD, *sur le perron.*

Ah! j'finirai par y voir clair! (*Il entre dans le pavillon.*)

SCENE X.

SIMON, MINA, TAVERNY, puis, GENEVIÈVE, ensuite FROCHARD

TAVERNY.

Et vous, madame. .

MINA, s'assurant rapidement que Frochard s'est éloigné, et s'élançant vers Simon, avec éclat.

Antoine Simon !... qu'avez-vous fait de ma fille?... (*Simon se relève tout à coup et la regarde.*) Car j'ai compris, moi!... Je suis mère, j'ai compris !

SIMON, hors de lui.

(*Quoi! cette femme voilée, qui est venue me confier un enfant!...*)

MINA.

Une femme voilée ?... Oui, c'était moi!... Où est-elle? qu'est-elle devenue? où faut-il aller? où faut-il vous suivre?... Emmenez-moi ! partons !

SIMON.

(*Mais vous l'avez vue!... ici!*)

MINA.

Ici !. . c'était elle !... (*Geneviève paraît sur le perron du château. Simon court la prendre par la main, et la met en face de Mina, qu'il lui montre, en pleurant de joie*)

GENEVIÈVE, troublée.

Mon père ! qu'avez-vous donc ?... vous pleurez !... Que voulez-vous donc me dire, mon père?

MINA.

Il te dit... il te dit que je suis ta mère !

GENEVIÈVE.

Ma mère !... (*Elle se jette dans les bras de Mina, tandis que Simon, se découvrant et tombant à genoux, semble s'adresser à Dieu et à son général.*)

FROCHARD, paraissant tout à coup à la fenêtre du pavillon.

Sa mère!...

TAVERNY, à part, pendant ce mouvement.

Elle l'a revue !... mais pour la dernière fois !... Nous partirons dans une heure !

ACTE V.

Un salon chez Taverny. — Pans coupés. — Portes de tous les côtés. — A droite, une table. — A gauche, un bureau.

—

SCÈNE I.

MARIOTTE, DOMESTIQUES, tous chargés de malles, cartons, etc. puis TAVERNY, ensuite POTICHON.

MARIOTTE, aux domestiques.

Mais dépêchez-vous donc !... les chevaux de poste viennent d'arriver, on les attelle... portez tout ça sur la voiture. (*Les domestiques emportent les bagages, précédés de Mariotte.*)

TAVERNY, qui a paru à droite pendant ce mouvement.

Oui, ce parti était le seul que l'honneur me permît de prendre... Un départ... une séparation... (*Les yeux fixés sur une porte du côté gauche.*) Une séparation... qui sera éternelle !... Non, Mina, vous ne la reverrez jamais... (*S'approchant de la porte indiquée, qu'il pousse légèrement.*) Elles sont là... pleurant ensemble.., pauvres femmes !.. . (*Il les regarde un instant, puis, allant au bureau.*) Il le faut! il le faut ! .. (*Un domestique revient, apportant différents objets, qu'il dépose sur la table à droite et se retire. Mariotte, rentrant du fond, va prendre ces objets.*)

MARIOTTE.

V'là encore un tas d'affaires pour la voiture... Ah çà, où est donc Potichon ?

POTICHON, entrant par la gauche.

On y va !... (*Montrant des pistolets, dont il présente le bout à Mariotte.*) Où qu'il faut mettre ça?

MARIOTTE.

Ça?... (*Détournant les pistolets de sa figure.*) Otez donc ça d'là !

POTICHON, les bras tendus, présentant toujours les pistolets par le canon.

Y disent que c'est pour le voyage, et qu'y sont chargés...

MARIOTTE.

Mais on n'présente pas comme ça par le bout...

POTICHON.

Si fait .. puisqu'ils sont chargés...

MARIOTTE.

Mais raison d'plus... ça ne se tient pas comme ça.

POTICHON.

Merci !... (*Les tournant vers sa poitrine.*) Faut p't-être que j'les tienne comme ceci ?... Quand ils ne sont pas chargés, je ne dis pas... mais chargés, (*il les tourne vers elle*) toujours comme ça.

TAVERNY, cessant d'écrire.

C'est bien... portez tout cela dans la voiture et laissez-moi.

POTICHON et MARIOTTE.

Oui, m'sieur.

FROCHARD, paraissant au fond, à droite, et les arrêtant.

Un instant !...

TAVERNY, étonné.

Monsieur Frochard !...

FROCHARD.

Ne vous hâtez pas de charger tout c'tas d'bagages... Peut-êtr' ben qu' monsieur changera d'avis.

TAVERNY.

Que signifie ?... que dites-vous, monsieur ?...

FROCHARD, bas, en le prenant, à part.

J'dis que, si nous pouvons nous entendre, nous garderons tous les deux ce que nous aimons le mieux... moi, ma fortune... vous, vot' honneur.

TAVERNY, à Potichon et à Mariotte, qui se sont un peu approchés pour écouter.

Suspendez ces préparatifs... on vous appellera tout à l'heure.

POTICHON pose les pistolets sur le bureau à droite, et sort avec Mariotte, en simulant avec les poings la manière de tenir les pistolets.

Toujours comme ça, Mariotte... toujours comme ça. (*Ils sortent au fond, à gauche.*)

SCENE II.

TAVERNY, FROCHARD.

TAVERNY, vivement.

Parlez, monsieur, parlez !

FROCHARD.

Eh bien ! voilà... Tôt ou tard, ce damné muet trouvera moyen d'faire mettre au jour les papiers du général... Ces papiers là, c'est ma ruine... mais, Dieu merci ! c'est aussi vot' déshonneur.

TAVERNY.

Monsieur !...

FROCHARD, appuyant.

Dieu merci ! c'est aussi vot' déshonneur... Eh ben... il dépend de madame vot' femme et de mam'zelle Geneviève... y dépend d'elles que tout ça s'arrange.

TAVERNY.

D'elles ?... (*A part.*) Je crois que je devine .. (*Haut.*) Asseyez-vous donc, monsieur Frochard. (*Il lui montre une chaise, sur laquelle Frochard se place, puis il va entr'ouvrir la porte qu'il a indiquée plus haut.*)

FROCHARD, à part.

Quoi qu'il fait donc ?...

TAVERNY, revenant à Frochard, et s'asseyant auprès de lui.

Vous disiez ? . .

FROCHARD.

J'disais... que j'aime mamzelle Geneviève... Eh ben, que madame vot'femme use de son influence sur la petite, à celle fin qu'elle m'épouse...

TAVERNY.

Vous ?.. (*A part.*) C'est bien cela.

FROCHARD.

Alors, plus de danger que le Simon recherche la mère de Geneviève, pour lui faire rendre une fortune, qu'elle aura dans les mains... elle reste fille du soldat... vous restez honoré, et moi... j'reste riche.

TAVERNY, se levant.

Oui... je vois... je comprends. (*Se tournant vers la porte à*

gauche et élevant la voix.) De cette façon, point d'éclat, de scandale...

FROCHARD, *à part.*

Ni de restitution!

TAVERNY, *regardant toujours la porte entr'ouverte.*

Rien ne nécessite plus notre départ... rien ne m'empêche de recevoir quelquefois... souvent même... le riche monsieur Frochard et... sa jeune femme...

FROCHARD.

Et, tandis que nous allons nous promener, bras dessus, bras dessous, nous laissons un brin jacasser ensemble la fille et la m....

TAVERNY, *l'interrompant et le prenant à part.*

Je puis être certain que jamais...

FROCHARD.

Je n'vous trahirai ?... mais je ne le pourrais point sans me ruiner... pas plus qu'vous n'pourriez m'ôter mon bien, sans y perdre vot' honneur... car nous sommes créés pour nous aimer l'un l'autre, mon bon monsieur Taverny... (*Il lui tend la main.*)

TAVERNY, *froidement.*

Monsieur...

FROCHARD.

Eh ben... voyons... est-ce convenu ?

TAVERNY.

Mon consentement ne suffirait pas, il faut celui de... (*Il regarde vers la chambre de sa femme.*)

FROCHARD.

Nous l'aurons.. nous aurons tous les consentements.. pis qu' c'est le bonheur de tout l' monde que j' propose.

TAVERNY.

Et... cette jeune fille... vous l'aimez, n'est-ce pas?...

FROCHARD.

La petite?... Je l'ai d'abord aimée pour elle... ensuite, pour la fortune... à c'te heure, et depuis qu'on me l'a refusée, j'sens que j'l'aime pour moi... y m' la faut, j'la veux... J'l'aurai.

TAVERNY.

Calmez-vous... nous tâcherons de réussir... J'essayerai.

FROCHARD.

Tenez, allons trouver le notaire... qu'il prépare le contrat, et le reste viendra après, si vous le voulez ferme.

TAVERNY.

Eh bien, soit... (*Se tournant vers la gauche et élevant la voix.*) Et que le ciel inspire à tous une heureuse résolution! (*Ils sortent par la droite.*)

SCENE III.

MINA, GENEVIÈVE, *puis* SIMON, LUCIEN. (*Mina entre la première; elle va au fond, s'assure que Frochard et Taverny se sont éloignés, et revient au moment où Geneviève paraît.*)

MINA, *s'asseyant et tendant les bras à sa fille, qui vient s'agenouiller devant elle.*

Tu l'as entendu, ma fille!... Ma vie est dans tes mains!... parle, prononce!... Tu n'aimes peut-être pas cet homme... mais il t'aime, lui!... Il te donnera le bien-être, la fortune... et moi... moi, je te donnerai tous mes baisers, toutes mes caresses, tout mon amour!... Mais c'est le bonheur cela, ma fille, c'est le bonheur!

GENEVIÈVE, *après un effort.*

Eh bien!... vous serez... (*mouvement de Mina*) tu seras heureuse, ma mère.

MINA.

Oh! merci! merci!... Et je puis te le dire, maintenant que cette voie de salut nous est ouverte... s'il m'avait fallu te perdre encore, toi que j'avais retrouvée après tant de larmes et d'angoisses... je n'aurais pas survécu à cette nouvelle séparation!... (*Simon et Lucien paraissent au fond. Ils s'arrêtent et écoutent.*)

GENEVIÈVE.

Ah! tu vivras, ma mère, tu vivras!...

LUCIEN, *bas à Simon.*

Sa mère!... c'est elle?...

SIMON.

(*Oui.*)

MINA, *qui s'est levée.*

Et tu ne regretteras pas ce sacrifice?...

GENEVIÈVE, *après un nouvel effort.*

Non...

MINA.

C'est sans effroi .. sans amertume... Car, si tu n'aimes pas cet homme .. tu n'en aimais... (*frappée d'une idée*) tu n'aimes personne, n'est-ce pas, mon enfant?...

GENEVIÈVE, *de même.*

Personne .. personne, ma mère.

LUCIEN, *bas à Simon.*

Vous l'entendez, mon père!

MINA.

Ah! je respire!...

SIMON.

(*Elle ment! elle ment!*)

GENEVIÈVE.

Et, quand j'eusse aimé quelqu'un... ne te dois-je pas, à toi, onze années de tendresse, de dévouement!...

MINA.

Ma fille... ils attendent ma réponse...

GENEVIÈVE.

Dis-leur que je suis prête, ma mère...

MINA.

Oh! merci! merci!... (*Elle l'embrasse et sort par la gauche, sans voir Simon et Lucien.*)

SCENE IV.

GENEVIÈVE, LUCIEN, SIMON.

GENEVIÈVE, *seule sur le devant, éclatant en sanglots.*

Lucien!... je t'ai aimé pour elle et pour toi jusqu'à ce jour... Adieu, Lucien!... c'est le tour de ma mère, à présent! (*En disant ces mots, elle s'est retournée et se trouve en face de Simon et de Lucien.*) Lui!... lui!... Oh! si tu savais, Lucien!...

LUCIEN, *très calme.*

Je sais tout, Geneviève... Je revenais de la ville, presque heureux d'avoir été refusé comme soldat, lorsque j'ai rencontré mon père, qui m'a dit le bonheur que le ciel t'avait envoyé... je suis accouru vers toi... et j'ai entendu... Je sais maintenant quel sacrifice on t'impose.

GENEVIÈVE.

C'est à toi, Lucien, de m'absoudre ou de me condamner... Prouver à tous que je ne suis pas ta sœur, c'est la honte, c'est la mort pour ma mère... Est-ce que je peux la tuer, Lucien?... Accepter ce mariage qu'on me propose avec... monsieur...

LUCIEN, *froidement.*

Avec monsieur Frochard. n'est-ce pas?

GENEVIÈVE.

Accepter ce mariage, c'est assurer son bonheur, à elle. . l'avenir de ton père... non... (*tendant les mains à Simon*) de notre père.

SIMON, *les yeux fixés sur les yeux de son fils.*)

(*Je ne veux rien, moi... rien!...*)

GENEVIÈVE.

Réponds-moi, Lucien... prononce!...

LUCIEN.

Il faut accepter, Geneviève... c'est un devoir sacré, et le devoir accompli donne de la force, de la résignation... et regarde, moi-même... je suis calme .. Je ne me croyais pas tant de courage... Va... va, Geneviève... tu diras à ta mère que tu consens...

GENEVIÈVE.

Oui, oui... Adieu, Lucien!...

LUCIEN.

Adieu, ma sœur!.. (*Elle va pour sortir, revient sur ses pas; Lucien lui serre la main.*)

GENEVIÈVE.

Adieu!... (*Elle sort, Lucien s'efforce de retenir ses larmes.*)

SIMON, *s'élance vers lui, le prend dans ses bras et semble lui dire : (Mon fils! tu peux pleurer maintenant!...)*

LUCIEN, *cessant de se contenir.*

Ah! vous avez compris ma douleur!... vous avez deviné mes tortures!... (*Avec désespoir.*) Mon père, je ne peux pas vivre sans elle!... j'aime mieux mourir, mon père, j'aime mieux mourir!... (*En disant ces mots, il est tombé assis, près du bureau

se trouvent les pistolets, qu'il aperçoit en relevant la tête, et qu'il regarde d'un air sombre.)

SIMON. (*Le regard de Simon a suivi celui de Lucien, il a compris la pensée de son fils; une profonde douleur se peint sur ses traits; il tombe à genoux devant son fils, et tend les mains vers lui, comme pour lui dire:*)

(*Et que deviendrai-je, moi, quand mon dernier fils aura cessé de vivre?*)

LUCIEN, *à part.*

Il m'a deviné!... (*Haut.*) Qu'avez-vous, mon père?...

SIMON.

(*Ces pistolets, que tu regardais... quelle était ta pensée?...*)

LUCIEN, *avec un calme apparent.*

Ce Frochard ne me prend-il pas tout mon bonheur... toute ma vie?... Depuis quand la pensée d'un duel est-elle si terrible pour un soldat?...

SIMON.

(*Un duel!... tu veux te battre avec lui!... c'était cela?...*)

LUCIEN.

Oui... Mais j'ai tort... sa mort ne me rendrait pas ce que j'ai perdu... Nous partirons, nous partirons ensemble, mon père...

SIMON, *avec joie.*

(*Viens! partons à l'instant!*)

LUCIEN.

Non!... laissez-moi la voir une fois encore, mon père... c'est la dernière... (*A part, avec intention.*) Oui, la dernière fois!

SCENE V.

LES MÊMES, TAVERNY, FROCHARD, *puis* MINA *et* GENEVIÈVE.

TAVERNY, *rentrant du fond.*

Je suis bien aise de vous trouver ici, monsieur Simon, ainsi que votre fils... j'allais vous faire appeler.

SIMON.

(*Moi?*)

FROCHARD.

Oui, vous... n' faut-y pas qu' vous soyez présent à la signature du contrat d' vot' fille?

SIMON.

(*Elle n'est pas ma fille.*)

FROCHARD.

Bon... bon... nous nous entendons à merveille...

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

Monsieur Germond!

LUCIEN, *à part.*

Déjà!

TAVERNY.

Approchez, monsieur le notaire... L'acte est prêt?

GERMOND.

Oui, monsieur... (*Le posant sur la table.*) Le voici.

FROCHARD, *vivement.*

En ce cas, donnez!... je signe, et d' bon cœur!... (*Le notaire l'arrête et lui montre Geneviève qui vient de rentrer avec Mina.*)

LUCIEN, *bas à Simon, avec effroi.*

Mon père!... Est-ce qu'elle aura le courage de signer?... (*Geneviève, tremblante, se soutient à peine; Frochard va à elle, lui présente la plume; Mina, qui la voit faiblir, lui saisit la main sans être vue.*)

MINA, *bas et suppliante.*

Ma fille!... ma fille bien aimée!... (*Simon a quitté son fils pour s'approcher de Geneviève, qu'il observe d'un air agité.*)

GENEVIÈVE, *bas.*

Pour toi!... pour toi, ma mère!... (*Elle prend la plume et va vers la table.*)

LUCIEN, *à part.*

Ah! c'est fini!... c'est fini!... (*Il prend, sans être vu, un des pistolets. — Bas.*) Adieu, Geneviève!... (*Il arme le pistolet, et le tourne vers son cœur. — Simon, qui regarde en ce moment de son côté, s'élance vers lui, les bras étendus, l'œil hagard. — Il saisit l'arme, qu'il détourne au moment où elle part, un cri s'échappe de sa poitrine: — Il parle.*)

SIMON.

Malheureux!...

LUCIEN.

Mon père!... (*Tout le monde entoure Simon, qui est tombé sur une chaise en proie à l'émotion la plus vive.*) Mon père!... l'ai-je bien entendu?

SIMON, *se rendant compte de la révolution soudaine qui s'est opérée en lui.*

J'ai parlé!... j'ai parlé!... (*Il tombe à genoux, puis se relève tout à coup, court vers Germond et lui dit:*) Mina de Rentzberg!

GERMOND, *avec force.*

Ce nom!... c'est celui...

SIMON, *bas.*

Chut!... (*Haut.*) Ce nom, c'est le nom... (*montrant Geneviève*) de sa mère... (*regardant Mina et Taverny, qui l'écoutent avec anxiété. — Il ajoute:*) qui est morte!

GERMOND.

Alors, ces papiers!... que je puis ouvrir maintenant!...

SIMON.

La reconnaissance... de son père... de son père seul!

FROCHARD, *au fond.*

Allons! faudra reprendre mon marteau de casseur de pierres!

SIMON, *allant prendre le contrat, qu'il déchire.*

Vous êtes libres, enfants!... on ne vous volera, ni votre héritage, ni votre bonheur!

FIN.

Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.